

LARSEN

LE MAGAZINE DE L'ACTUALITÉ MUSICALE EN FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES
N°5 - NOVEMBRE / DÉCEMBRE 2013

(R)évolution jeune public

NOA MOON | FREDY MASSAMBA | PIERRE DE SURGÈRES |
PATRICK DAVIN | COMMUNIQUER FAÇON STROMAE | LEFTO



Périodique : 5 x par an
BELGIQUE-BELGIE

R.P. - P.B.
1099 BRUXELLES/X
1/1746

AUTORISATION
Bureau de dépôt :
Bruxelles/x



CONCOURS MUSICAL — DU F. DANS LE TEXTE

une initiative du Conseil de la Musique

**INSCRIPTIONS
AVANT LE 20 JANV. 2014**

Comme Stromae, Saule, Veence Hanao ou encore Jali l'ont fait avant vous, inscrivez-vous et participez au plus grand concours de musique d'expression francophone de Bruxelles et de Wallonie ! Du F. dans le texte s'adresse aux artistes et aux groupes, amateurs ou semi-professionnels, résidant en Fédération Wallonie-Bruxelles et pratiquant un répertoire francophone en musiques actuelles (rock, pop, hip hop, chanson, électro, ...). Le lauréat remportant le Grand Prix se verra offrir un véritable accompagnement en vue de la professionnalisation de sa démarche artistique : enregistrement d'un E.P. promotionnel, coaching, moyens financiers et prestations scéniques sur les scènes de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Vous avez jusqu'au 20 janvier 2014 pour nous faire parvenir votre démo.

Inscription en ligne sur www.dufdansletexte.be

WWW.CONSEILDELAMUSIQUE.BE - INFOS : 02 550 13 20 - INFO@CONSEILDELAMUSIQUE.BE

design : Stoeckp

LARSEN

CONSEIL DE LA MUSIQUE
Quai au Bois de Construction, 10 - 1000 Bruxelles
www.conseildelamusique.be
Contact par mail : larsen@conseildelamusique.be

Contactez la rédaction :
première lettre du prénom.nom@conseildelamusique.be

RÉDACTION

Directrice de la rédaction
Claire Monville

Comité de rédaction
Nicolas Alsteen
Benjamin Brooke
François-Xavier Descamps
Christophe Hars
Claire Monville

Coordinateur de la rédaction
François-Xavier Descamps

Rédacteurs
Nicolas Alsteen
Benjamin Brooke

Collaborateurs
Nicolas Capart
Mateusz Kukulka
Luc Lorfèvre
Didier Stiers

Correcteurs
Nicolas Lommers
Christine Lafontaine

Photographe Cover
© Bernard Babette

PROMOTION & DIFFUSION
François-Xavier Descamps

ABONNEMENT
Vous pouvez vous abonner gratuitement à Larsen et le recevoir directement chez vous.
larsen@conseildelamusique.be
Tél. : 02 550 13 20

CONCEPTION GRAPHIQUE
supersimple.be

Impression
Paperland
Prochain numéro
Janvier 2014



Sommaire

OUVERTURE

J'AI ACHETÉ DES DISQUES AVEC... **The K.** P.4
EN VRAC P.5

RENCONTRES

RENCONTRE **Noa Moon** P.8
RENCONTRE **Fredy Massamba** P.10
RENCONTRE **Jawhar** P.12
RENCONTRE **Yew** P.13
RENCONTRE **Pierre de Surgères** P.14
RENCONTRE **J-P Estiévenart** P.16
RENCONTRE **Guillaume Houcke** P.17
TRAJECTOIRE **Patrick Davin** P.18

ZOOM

JEUNE PUBLIC P.20

Édito

Une fois n'est pas coutume ! Les Déménageurs fêtent leurs 10 ans et nous avons décidé de zoomer sur un pan de la musique dont on parle peu, et sans doute pas assez, un pan qui est pourtant lui aussi essentiel à la vie artistique et culturelle: le spectacle jeune public. Que signifie encore ce terme aujourd'hui ? À qui s'adresse-t-il ? Où se joue-t-il et comment ? Les thématiques abordées sont-elles restées inchangées au fil des années ? Comment l'artiste capte-t-il et s'adresse-t-il aux enfants à l'heure du numérique ? Et surtout, pourquoi les musiciens sont-ils si peu nombreux à se lancer dans cette aventure, dans un secteur pourtant enrichissant et en pleine effervescence et alors que les salles sont pleines les mercredis, samedis, dimanches et pendant toutes les vacances scolaires... ?

Pour tenter d'effectuer une photographie la plus réaliste possible de ce domaine si peu médiatisé, nous sommes allés à la rencontre d'acteurs de référence en la matière comme Christian Merveille, Team4Action ou encore les Jeunesses Musicales.

On constate aujourd'hui que l'imaginaire et la vie de la plupart des adultes et des enfants sont de plus en plus monopolisés par la consommation d'images et de sons stéréotypés. Face à cette situation et pour permettre aux générations futures de continuer à développer un esprit critique, nous devons être attentifs à promouvoir la présence des artistes et de leurs créations dans la vie de tous et ce, dès le plus jeune âge... Bonne lecture.

Claire Monville
Directrice

ARTICLES

APERÇU **PointCulture** P.25
LE.COM **Stromae - Alors on twitter ?** P.26
DÉCRYPTAGE **Tes MP3 ne sont pas tes MP3** P.28
IN SITU **Les ateliers Claus** P.30

LES SORTIES

EN FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES INTERNATIONALES P.32

VUES D'AILLEURS

ÉCHOS D'AILLEURS P.35
VUE DE FRANCE **Alexandre Tharaud** P.36
VUE DE FLANDRE **Madensuyu** P.37

BONUS

L'INTERVIEW INDISCRÈTE... **Lefto** P.38
C'ÉTAIT LE ... **18 avril 1958** P.39



J'AI ACHETÉ DES DISQUES AVEC... **'The K.**

Chanteur et guitariste du remuant trio The K., Sébastien van Landau nous a donné rendez-vous derrière l'Opéra de Liège, dans une boutique baptisée *Livre Aux Trésors*. Une librairie, comme son nom l'indique, mais agrémentée à l'étage d'un petit coin musique où cd, bouquins, dvd et vinyles trahissent le bon goût de ses exploitants. On y trouve bien sûr *My Flesh Reveals Millions Of Souls*, l'album de son groupe... dont les influences électriques et eighties ont dirigé cette petite séance de shopping.

DIDIER STIERS

THE K.

Le trio liégeois est le lauréat du Concours Circuit 2011, catégorie rock dur, une appellation dans son cas incontrôlée, qui s'assortit le plus souvent du qualificatif « dingue ». Pour les influences, voyez ci-contre... The K. travaille actuellement sur un deuxième album, qui fera suite à *My Flesh Reveals Millions Of Souls*. Le mois de décembre sera réservé aux enregistrements des onze titres planifiés. **Radicalement différents, aux dires de Sébastien. Plus posés, plus lents, mais encore plus vils !**



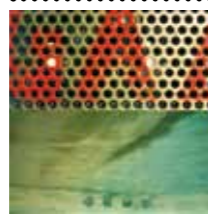
Bass Drum Of Death
Bass Drum Of Death
Innovative Leisure

C'est plutôt un choix de curiosité. Nous les avons croisés en tournée et je n'ai pas encore écouté leur disque. Je les trouvais super bien aux Nuits Botanique, ce qui fait que j'ai vraiment envie de découvrir ça sur ma platine. Quand tu es en tournée, enfin, « tournée » est un grand mot, tu n'as pas très souvent d'argent sur toi ; il faut donc se rattraper par la suite. Surtout si pour ton groupe, tu as des cd et que les autres ont des vinyles : c'est comme avec les billes, tu ne peux pas échanger des billes contre un maillot ! J'ai commencé à acheter des vinyles quand j'avais 15 ou 16 ans. À l'époque, c'était encore chez Caroline Music, quand je cherchais un disque, je demandais toujours le prix du vinyle et je prenais le moins cher du cd ou du vinyle. J'avais quand même la platine à la maison... Et souvent, le vinyle était un euro moins cher ; je le prenais par défaut. Quand on a 15 ou 16 ans, c'est le genre de souci économique qu'on connaît bien ! C'est vrai qu'aujourd'hui, la différence s'est un peu inversée. À l'époque, le vinyle était moins à la mode et on prenait peut-être aussi plus de pognon sur les cd...



Hot Snakes
Automatic Midnight
Swami

Hot Snakes, parce que c'est le projet de... Tu vas me demander son nom et je ne vais pas le retrouver (*Ndlr : serait-ce Rick Froberg ?*), mais je suis un gros fan de Drive Like Jehu, un groupe emo-hardcore du début des années 1990. Surtout l'album *Yank Crime*. Et puis j'ai adoré Hot Snakes. J'ai déjà cet album-ci, je pense que j'ai dû le voler sur le Net. Mais là, c'est l'occasion de pouvoir rentrer dans la légalité et de dire « non vous voyez, je l'ai aussi en vinyle » quand les inspecteurs de la Sabam viendront chez moi.



Fugazi
Red Medicine
Dischord

Y a-t-il quelque chose à dire sur Fugazi ? À part que je suis super fan du DIY de Washington des années 80. Un type comme Ian MacKaye, Minor Threat et les autres, j'ai découvert ça quand j'étais gamin. Je n'ai aucun vinyle de Fugazi et celui-là, je ne l'ai même pas en cd, donc ça tombe bien. Le punk américain des années 1980, c'est tout à fait ma tasse de thé : la scène punk-hardcore, hardcore de ville avec les Minutemen, Black Flag et tout le bazar. Ce n'est pas le même endroit, mais c'est le même délire. Tous ces mecs étaient potes à l'époque et c'est une grande partie de nos influences. Du moins une grande partie de ce que j'écoute. J'ai reçu *Nevermind* quand j'avais 6 ans, en janvier 92. De fil en aiguille, en écoutant ce que Cobain écoutait, puis ce qu'écoutaient les copains de Cobain, tu finissais par tomber là-dessus. J'ai aussi beaucoup bossé sur le hardcore américain des années 1980 pendant mes études de communication et j'ai fait un mémoire sur le sujet. Ça parlait des Germs, l'installation du punk à Los Angeles après le déclin à New York et à Londres, toute la scène hardcore de ville qui se développe même à l'époque, avec un groupe comme Soul Asylum, qui faisait des trucs totalement différents de ce qu'il a joué par la suite et qui l'a fait connaître. Hüsker Dü, aussi : je suis un gros fan de Hüsker Dü, là, je pense que j'ai tous leurs vinyles. Big Black, également... Bref, le gros délire punk DIY, en plein « reaganisme », des mecs qui ont autre chose à faire quoi !

EN VRAC



LA CHAPELLE MUSICALE VERSION 3.0

Les responsables de la Chapelle Musicale Reine Elisabeth ont annoncé le début des travaux d'extension du bâtiment actuel, en vue d'augmenter la capacité d'accueil et de formation de l'institution. La nouvelle extension doublera l'espace actuel du bâtiment, qui est de 1.850 m². Une vingtaine de studios supplémentaires seront créés afin de loger davantage d'artistes. L'espace de répétition sera lui aussi agrandi, avec la création de salles de musique et d'un grand studio d'enregistrement équipé en matériel professionnel. L'ouverture du bâtiment est prévue pour fin 2014, année du 75^e anniversaire de l'institution.

SABAM ET CISAC Opposées à la modification des droits d'auteur proposée par Vande Lanotte

La Sabam et la CISAC (la confédération internationale du secteur) ont réagi au projet de modification de la loi belge relative au droit d'auteur portée par le ministre de l'Économie Johan Vande Lanotte. Selon ces deux organisations, ce projet aurait des répercussions dommageables pour les artistes. Cet avant-projet prévoit la création d'un régulateur des propriétés intellectuelles, qui serait placé sous la direction du SPF Économie. La gestion collective des rémunérations via une société d'auteurs permet selon elles un rapport de force équilibré entre auteurs, producteurs et opérateurs, qui ne serait pas assuré avec le projet de Johan Vande Lanotte. La Sabam évoque même la possibilité de déménager son siège pour survivre. Les deux instances indiquent également regretter ne pas avoir été consultées concernant ces modifications du système de droits d'auteur. Une pétition lancée par la SACD, la Scam et la SOFAM avait déjà recueilli plus de 1.500 signatures en une semaine.

THOMAS TURINE

saison 2012-2013

Les Prix de la Critique (théâtre et danse) ont récompensé Thomas Turine dans la catégorie "Meilleure création artistique et technique" pour la création sonore du spectacle *Melanie Daniels* de Claude Schmitz. <http://thomasturine.com>



OUVERTURE DU PALAIS 12 La plus grande salle de spectacle de Belgique

Cette salle de spectacle pouvant accueillir jusqu'à 18.000 personnes répond à la volonté de la Ville de Bruxelles de disposer d'un grand espace pouvant recevoir des spectacles que la région ne pouvait autrefois proposer. La ville a investi en fonds propres 21 millions d'euros avec comme résultat une salle, dotée d'une acoustique irréprochable, où se produiront prochainement des artistes comme Mylène Farmer ou David Guetta. L'AB a quant à elle jeté son dévolu sur le Théâtre américain, un pavillon érigé lors de l'expo 58 et dessiné par l'architecte américain Edward Durell Stone entre autres auteur du Radio City Music Hall et du Museum of Modern Art (MoMA) à New York.



MUSIC MASTERS IN AIR

Franck Bovet, compositeur

Le Festival Européen de Radiodiffusion (MusMA) est une initiative belge, qui regroupe 8 festivals européens. L'objectif est de susciter la coopération entre ces festivals et leurs radios classiques afin de promouvoir la musique contemporaine tout en suscitant l'émergence de jeunes compositeurs. Chaque festival sélectionne un candidat qui crée une œuvre qui sera jouée dans le courant de la saison. En 2013, le Festival de Wallonie a rejoint MusMA et c'est Franck Bovet, élève en composition au Conservatoire Royal de Liège, qui a été sélectionné.

Plus d'informations sur www.musma.eu



DES « P'TITS NOUVEAUX » CHEZ ARS MUSICA

Le 2 septembre dernier, Bruno Letort reprenait la direction du festival Ars Musica, succédant ainsi à Tarquin Billiet (devenu directeur de l'Opéra de Lille). Bruno Letort est un compositeur français, né à Vichy en 1963. Guitariste chevronné, il a sévi au début des années 80 auprès de Manu Katché, Noël Akchoté ou en encore Richard Galliano sur une série d'albums entre jazz et rock. En 2000 il crée le label *Signature* sur lequel enregistrent des artistes comme Pierre Henry, Lee Ranaldo, Fred Frith, Jean-Luc Godard ou Christian Fennesz. En 2005, il collabore avec François Schuiten pour lequel il signe la musique du pavillon de Belgique lors de l'exposition universelle d'Aïchi au Japon, ainsi qu'une musique pour l'exposition consacrée au Transsibérien lors du festival Europalia en 2006. Le Conseil d'administration d'Ars Musica est quant à lui aujourd'hui présidé par Claude Janssens, précédemment directeur de l'asbl La Médiathèque (PointCulture asbl).

KATZ D'AUSTIN LACE, GÉNÉRIQUE DU FEUILLETON ÉPONYME

Le single des défunts (?) Austin Lace trouve une seconde vie en devenant la musique choisie pour le générique de *La famille Katz*, de série en six épisodes de 42 minutes qui sera diffusée dans les prochains mois sur France 2 avec au casting Julie Depardieu, Serge Hazanavicius, Catherine Jacob ou Michèle Mercier.



CONSERVATOIRE DE BRUXELLES

Enfin un accord pour la rénovation du bâtiment !

Le gouvernement de la Fédération Wallonie-Bruxelles déblocquera 20 millions d'euros afin de participer au projet de rénovation du Conservatoire royal de Bruxelles. L'ensemble des travaux de rénovation est estimé à 60 millions d'euros, lesquels seraient pris en charge de manière égale par les Communautés française et flamande et le fédéral. Vu l'ampleur des travaux nécessités par le bâtiment dans un état de décrépitude bien avancé, et les moyens financiers limités alloués, les travaux de rénovation seront plus que probablement divisés en plusieurs phases.

NOUVEAU LABEL BRUXELLOIS DIY

Black Basset Records

Lancé en juin 2013 par deux passionnés, le tout jeune label DIY Black Basset Records (BBR) ne compte pour l'instant que quelques sorties à son actif mais fait déjà parler de lui avec des groupes tels que Billions of Comrades, Mont-Doré ou encore Castles.

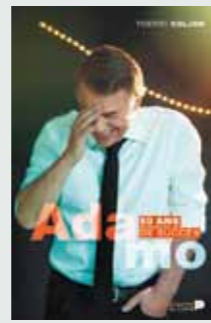
L'EUROPE A LE BLUES

Fred & the Healers

Après Berlin en 2011 et 2012 et Toulouse en 2013, la quatrième *European Blues Challenge* se tiendra à Riga les 11 et 12 avril 2014. 20 pays d'Europe ont procédé au choix de la formation qui les représentera en avril. Cette sélection, suivant les cas, a été le résultat du vote d'une organisation nationale, ou d'un jury d'experts, ou encore le choix final d'un concours en live. Cette sorte d'Eurovision version blues verra une vingtaine de groupes et artistes blues européens se disputer le trophée du meilleur dans cette catégorie. Pour la Belgique, c'est Fred and the Healers qui tentera de l'emporter.

SABAM FOR CULTURE ET BRUXELLES MA BELLE PRÉSENTENT...

Durant la 20e édition des Francofolies de Spa, Sabam for Culture a fait réaliser des sessions live d'artistes de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Puggy, Jeronimo, Les Déménageurs, The Peas Project, Veence Hanao, Lylac, Abel Caine et Mademoiselle Nineteen ont pu en profiter et ils pourront ainsi utiliser ces capsules pour faire la promotion de leur musique. Ces captations ont été réalisées dans des endroits insolites par Bruxelles Ma Belle.



ADAMO FÊTE SES 50 ANS DE CARRIÈRE

Une biographie écrite par Thierry Coljon revient sur ce parcours

À près de 70 ans, Adamo est toujours sur les planches et ne semble pas avoir envie de les quitter. Le journaliste Thierry Coljon (*Le Soir*) consacre aujourd'hui un livre retraçant la trajectoire de l'artiste.

Thierry Coljon, Adamo, 50 ans de succès (Renaissance du Livre)

C'EST FAIT !

Un accord de coopération culturelle Wallonie-Bruxelles-Flandre

L'accord de coopération culturelle entre la Flandre et la Fédération Wallonie-Bruxelles a été approuvé par un vote à l'unanimité du parlement de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Cet accord porté par les deux ministres de la culture, Fadila Laanan et Joke Schauvliege, facilitera à terme les relations entre les deux communautés, la circulation dans le pays des artistes et de leurs œuvres ainsi que la mise en place d'une politique commune sur certains dossiers fédéraux ou internationaux.



WORLD MUSIC DAYS 2014

Beyond the Divide de Todor Todoroff sélectionnée

Le 86e festival de la Société Internationale pour la Musique Contemporaine (ISCM) se déroulera du 3 au 12 octobre 2014 à Wrocław en Pologne. Répondant à l'appel à œuvres, clôturé en juin 2012, le Forum des compositeurs y avait envoyé des pièces de Jean-Pierre Deleuze, Jean-Paul Dessy, Jean-Luc Fafchamps, Yannick Franck, Pierre Kolp et Todor Todoroff. C'est la pièce de ce dernier, *Beyond the Divide*, qui a été sélectionnée par le jury du festival composé de Elżbieta Sikora (présidente), Pierre Jodlowski, Luca Francesconi, Peter Swinnen et Jacek Rogala. Pour le festival 2013, qui se déroulera à Vienne, Bratislava et Kosice, c'est la pièce *Flou Sifflé* de Denis Bosse qui avait été choisie.

I CAMBRISTI ET LES AMATEURS DE MUSIQUE DE CHAMBRE

Depuis l'an 2000, cette association bruxelloise rassemble ceux et celles qui jouent de la musique de chambre pour leur plaisir. Alors qu'aujourd'hui, faire de la musique de chambre est devenu de moins en moins courant, il est devenu également difficile de trouver des partenaires adéquats. Que vous soyez amateur, professionnel, senior ou étudiant, si vous souhaitez jouer de la musique de chambre dans un cadre dynamique et convivial, n'hésitez pas à rejoindre I Cambristi.

Plus d'infos : www.icambri.sti.be

TWIZZ DEVIENT DH RADIO une nouvelle stratégie pour IPM

Trois stations changent de noms, annonce le CSA. Twizz devient DH Radio, se rapprochant ainsi du quotidien la DH pour peut-être se diriger à terme vers une radio axée info et sport. Radio Snoupy (Sambreville) devient quant à elle Snoupy Fm et la radio EuroBrussels devient BXM, une chaîne censée mettre l'accent sur les synergies entre l'Europe, Bruxelles, ses quartiers et ses habitants (104.3 FM à Bruxelles). Selon certaines sources, DH Radio pourrait voir le jour avant la fin de l'année.

LE SPORTPALEIS EXPLOITERA FOREST NATIONAL

Le Sportpaleis Group assure l'exploitation et la gestion journalière de Forest National depuis le 1er octobre. Music Hall reste toutefois le propriétaire de la salle. Cet accord de collaboration stratégique permettra de renforcer les deux groupes et de diriger l'offre vers les salles gérées par le groupe (Sportpaleis, Lotto Arena, Ethias Arena et maintenant Forest National).

ENCORE ET TOUJOURS LUI...

Selon les classements hebdomadaires des meilleures ventes d'albums et de singles, Stromae s'est maintenu en tête des ventes tout l'été et signe au passage le n°1 des ventes estivales françaises avec *Papoutai* et la 6e meilleure performance avec *Formidable*. Il paraît même qu'il lancerait sa propre ligne de vêtements. Mais où va-t-il s'arrêter ?

LE TOP 50 DES CLASSIQUES DU CINÉMA

Pour la troisième année consécutive, Musiq'3 lance son TOP50, consacré cette année aux musiques de film: musique classique au cinéma mais aussi musique de jazz et musique composée spécialement pour le cinéma. Les auditeurs pourront voter pour leurs œuvres ou leurs films préférés et le classement sera dévoilé lors d'une émission spéciale TOP50 le samedi 16 novembre. Une compilation de 3 CD sortira quant à elle le 18 novembre.

Plus d'infos www.musiq3.be



DORNY À L'OPÉRA DE DRESDE

L'Opéra de Dresde (Dresden Semperoper) a annoncé la nomination du Belge Serge Dorny au poste d'intendant. Actuel directeur de l'Opéra de Lyon, il succédera à l'Allemande Ulrike Hessler, dont le poste était resté vacant depuis son décès, à partir de la saison 2015-2016. Cette nomination sera donc effective à compter du 1er septembre 2014 et ce, pour une durée de cinq ans.

LE MAGIC MIRRORS SUR LA PLACE D'ESPAGNE

Le Magic Mirrors, cette salle itinérante de forme circulaire tout de bois et de velours, qui a fait les beaux jours du Brussels Summer Festival, s'arrime « définitivement » sur la place d'Espagne. Un espace qui se veut dédié à la musique, aux arts de la rue et à ceux de la scène... ainsi qu'au bon vin et aux bières régionales !

magicmirrorsbxl.com



1D TOUCH

Une plateforme de streaming «équitable»

«L'autre plateforme de streaming», c'est le slogan d'1D touch, une plateforme de streaming alternative créée à Saint-Étienne. 1D touch serait la première plateforme de streaming dite équitable. Gérée par des producteurs et créateurs indépendants, elle devrait devenir une société coopérative d'intérêt collectif (SCIC), selon le droit français, au 1er janvier 2014. Sur cette plateforme, 65% de l'argent récolté est reversé aux artistes, aux labels et aux producteurs alors que les 35% restants sont dédiés au fonctionnement de l'outil.

<http://1dtouch.com>

L'ONEM ET LE STATUT DES «INTERMITTENTS»

Smart le combat continue...

La crise qui frappe depuis deux ans le secteur artistique s'est à nouveau manifestée. Alors qu'en juin dernier, les artistes et techniciens suspendus par l'ONEM obtenaient l'application de la protection de l'intermittence à tous les métiers liés par les mêmes conditions de travail, Smart communique ces derniers jours que l'ONEM refuse cette voie et exige le traitement individuel par le tribunal de tous les dossiers restants. L'Association professionnelle des métiers de la création - Smart dénonce cette décision mais tout reste encore à faire. Affaire à suivre...

MUSIQUE CLASSIQUE EN LIBERTÉ GÉNÉRATIONNELLE

Au printemps 2014, le Concours Reine Elisabeth invite les jeunes de moins de 26 ans à des concerts gratuits à Bruxelles (Studio 4, Flagey), Louvain (Aula Maria-Theresia) et Louvain-la-Neuve (Ferme du Bièreau). À l'affiche, deux lauréats de la session de piano 2013: Boris Gilburg et Stanislav Khristenko. Les artistes préparent pour l'occasion un concert à deux pianos. Soit vingt doigts en action pour sensibiliser les jeunes générations aux joies de la musique classique

OUVERTURE DES INSCRIPTIONS : PAS DE SINÉCURE POUR LE VERDUR !

Depuis 2002, le Verdur Rock organise un concours ouvert à tous les groupes de musique actuelle. La 30ème édition du festival namurois se tiendra le samedi 30 juin 2014. En attendant, on ne chôme pas : les inscriptions pour participer au célèbre tremplin démarrent dès ce 1er décembre pour se clôturer le 11 avril 2014. Par le passé, des groupes comme Superlux, Dan San, BRNS ou Robbing Millions ont levé les bras sur la ligne d'arrivée. De quoi tenter sa chance. Sans traîner.

LA SABAM REJOINT LE PORTAIL PAN-EUROPEEN ARMONIA

Le guichet unique Armonia, lancé en avril dernier par la Sacem (France), la SGAE (Espagne) et la SAIIE (Italie), pour délivrer des licences pan-européennes aux services de musique en ligne sur les répertoires des trois sociétés d'auteurs, vient d'être rejoint par deux autres sociétés d'auteurs européennes: Artisjus (Hongrie) et Sabam (Belgique). Armonia représente désormais un répertoire de 6,5 millions d'œuvres dans 32 pays.



GILLES VERLANT NOUS A QUITTÉS

Le journaliste musical Gilles Verlant est mort à 56 ans, succombant aux suites d'une chute dans un escalier. Ketje de Bruxelles, il avait fait ses premiers pas à la RTBF, avant de rejoindre Canal+ et l'émission *Rapido* d'Antoine de Caunes. Il était également très présent en radio et fut notamment le présentateur de *L'Odyssée du rock* sur Oüi FM. Il est également l'auteur de nombreuses biographies musicales (Johnny Hallyday, David Bowie, Françoise Hardy, Lio) et avait également consacré plusieurs ouvrages à Serge Gainsbourg dont il était un très grand fan.

TACTUS - 5e ÉDITION

Le Forum des jeunes compositeurs, créé en 2003, offre tous les deux ans à des candidats de moins de 35 ans, sélectionnés aux quatre coins du monde, la possibilité d'être joués par différents orchestres, en organisant des résidences, masterclasses et concerts grand public. Tactus permet donc aux compositeurs débutants de développer leurs connaissances de l'orchestre symphonique et de la musique de chambre en se familiarisant sur le terrain avec ce type de composition, ce qui est ordinairement l'apanage des compositeurs chevronnés et reconnus. La cinquième édition s'est déroulée en octobre 2013 à Bruxelles et à Mons avec la présence des maîtres Jean-Paul Dessy, Kimmo Hakola, Claude Ledoux, Ann McKay, Annelies VanParys et Luc VanHove. Parmi les sept candidats sélectionnés cette année, il y avait un belge, le montois Sébastien Jurczys.



© Simon Vannier

RENCONTRE

Noa Moon

Graine de star

Avec *Let Them Talk*, premier album de pop/folk ensoleillé, la Bruxelloise confirme tous les espoirs placés en elle après le tube inaugural *Paradise*. Du haut de ses vingt-deux ans, Manon impose son charme naturel avec une maturité et une maîtrise bluffantes. L'avenir lui appartient.

LUC LORFÈVRE



Noa Moon
Let Them Talk
T4Action/Pias

« *Je ne suis plus la petite Manon gentille et naïve qui dit oui à tout.* »

Votre chanson *Paradise* a été l'un des tubes de l'été 2012. Comment avez-vous digéré cette première exposition médiatique?

Noa Moon: Je l'ai très bien vécue. Je sais tout ce que je dois à cette chanson. *Paradise* est passée beaucoup en radio et m'a permis de décrocher de belles dates de concerts avant même la sortie de mon album. Je me suis très vite retrouvée avec beaucoup de demandes de tourneurs et d'organiseurs de festivals qui me proposaient des shows de quarante à cinquante minutes. Comme je ne pouvais pas me contenter de *Paradise* ou de l'une ou l'autre reprise, ça m'a permis de tester de nouvelles chansons et de les faire ainsi évoluer en « live » avant de les enregistrer sur l'album *Let Them Talk*. Maintenant, le challenge est de montrer au public que l'univers de Noa Moon ne se résume pas seulement au single *Paradise*.

Les termes « fraîcheur », « naturel » et « spontanéité » reviennent souvent lorsqu'on évoque Noa Moon dans les médias. Vous vous y retrouvez?

Oui, bien sûr. Mais je me rends compte aussi que j'ai évolué par rapport à la sortie de *Paradise*. Les concerts, les rencontres professionnelles, la signature en France chez Atmosphériques (le label du Belge Marc Thonon qui a découvert Louise Attaque et Charlie Winston, Ndlr), la médiatisation, l'enregistrement de *Let Them Talk*... Toutes les expériences que j'ai vécues ces deux dernières années m'ont permis de me construire. Je ne suis plus la petite Manon gentille et naïve qui dit oui à tout. D'un autre côté, je n'ai que vingt-deux ans. J'ai encore beaucoup de choses à apprendre. *Let Them Talk* saisit ce passage de la post-adolescence à l'âge adulte. Il y a des chansons sur des amours déçus mais aussi des textes plus profonds dans lesquels je défends certaines valeurs que je respecte dans ma

vie de tous les jours. Je pense notamment au morceau *Invisible Misery* qui évoque le manque de responsabilité citoyenne dont nous pouvons parfois faire preuve.

Let Them Talk (Laisse-les parler), la chanson qui donne son titre à l'album, est-elle une réaction au monde adulte qui pourrait encore vous regarder de haut?

Quand je dis « Laisse-les parler », ce n'est pas négatif. Cette chanson parle justement de cette prise de conscience que j'ai eue depuis la sortie, en 2011, de mon premier EP *River* (sur lequel on retrouvait le single *Paradise*, Ndlr). La musique a relevé mon niveau de confiance. J'écoute ce que me dit mon entourage et j'aurais tort de ne pas le faire, mais je sais aussi ce que je veux. Mes choix artistiques sont beaucoup plus assumés que par le passé. Au final, je dirais que non seulement *Let Them Talk* correspond à ce que je voulais faire, mais il me ressemble.

Vous avez interrompu vos études à l'Insas, section Images, en 2012. Pas de regrets?

Quand je me suis inscrite à l'Insas, la musique était un hobby, pas encore une raison de vivre. J'ai doublé ma première année à cause d'un cours d'électricité! Comme j'avais obtenu des dispenses, ça m'a donné beaucoup de temps libre pour écrire des chansons et jouer des concerts. Après ma signature sur le label belge Team4Action en 2011, j'ai souhaité aller jusqu'au bout de ma deuxième année. Mais je me rendais compte que la musique avait pris le dessus et j'ai arrêté mes études. Mes parents ont accepté ma décision et je ne regrette rien. Maintenant, je suis aussi consciente que ça ne va peut-être pas durer pour moi. J'ai encore cinq ans pour reprendre mes études là où je les ai interrompues et terminer mon cycle. On verra. Mon rêve était de devenir réalisatrice de documentaires animaliers. Il paraît que c'est encore plus difficile que de réussir dans le monde de la musique. (Rires)

Quand avez-vous pris conscience que vous aviez une voix particulière?

À l'âge de 15 ou 16 ans, mais je l'ai vécu comme un traumatisme. J'ai pris goût à la guitare quand j'ai vu mes chefs guides en jouer lors des veillées et puis, j'ai commencé à apprendre les accords sur Internet. Je jouais dans un groupe à l'école et des copains m'ont poussée à passer au chant. C'était un peu pénible... Ma voix n'était pas comme celle des autres filles de mon âge. Je pensais que je chantais faux. Lorsque j'ai commencé mes études supérieures, j'ai posté mes premières compositions sur MySpace et les réactions positives m'ont encouragée à persévérer. C'est à ce moment que le projet Noa Moon s'est concrétisé.

L'album *Let Them Talk* baigne dans des influences folk, pop et reggae. C'est ce que vous écoutiez adolescente?

À la maison, ma mère écoutait beaucoup de chanson française. Elle est toujours très fan de Francis Cabrel. Mon père, c'est plutôt les Beatles, la musique folk et anglo-saxonne en général. Si je devais citer un disque qui m'a profondément marqué, ce serait le *Live At Central Park* de Simon And Garfunkel. À quinze ans, j'ai ressorti le tourne-disque de mon père qui moisissait dans la cave et j'ai quasiment usé ce double vinyle. J'ai effectivement connu une brève période reggae à l'adolescence. Mais ça n'a pas duré longtemps.

En concert ou dans vos apparitions publiques, vous dégagéz une sorte de force tranquille. C'est une image fidèle à la réalité?

Il faut le demander à mes parents ou aux gens qui bossent avec moi. Personnellement, je pense toujours être une fille un peu compliquée. Ce n'est pas évident de porter tous les jours un tel projet artistique sur les épaules. Il faut assumer chaque décision, essayer de tout contrôler. Encore une fois, je n'ai que vingt-deux ans et j'ai dû apprendre sur le tas chaque rouage du monde de la musique. Quand j'y pense, c'est drôle, parce que beaucoup de gens me disent que mon premier album s'est fait attendre. Comme si ça faisait une éternité que j'étais dans le métier. (Sourire)

EN CONCERT

9 novembre, Ancienne Belgique, Bruxelles (première partie de Saule)
15 novembre, Le Salon, Sillery.
18 novembre, La Boule Noire, Paris.
20 novembre, L'Entrepôt, Arlon.

www.facebook.com/naamoon



RENCONTRE

Fredy Massamba

Force & honneur

Après avoir effleuré le statut de «Meilleur artiste masculin d'Afrique centrale» lors de la cérémonie des Kora Awards 2012, Fredy Massamba revient dans l'actualité avec *Makasi*. Produit par le Suisse Fred Hirschy et mixé à New York par Russell Elevado (D'Angelo, The Roots, Erykah Badu), ce nouvel album décolle de l'Afrique et s'offre un tour du monde des musiques actuelles. À 42 ans, l'artiste bruxellois se veut plus aventureux que jamais.

NICOLAS ALSTEEN

Votre histoire commence en République du Congo. Quels sont vos premiers souvenirs en lien avec la musique?

Fredy Massamba: Ma mère s'impliquait activement dans une chorale grégorienne. Assez logiquement, je lui ai emboîté le pas. Mon père était président d'un orchestre. D'un côté comme de l'autre, j'ai donc été sensibilisé très tôt à la musique. Mon premier instrument, je m'en souviens très bien, c'était une boîte de conserve recouverte d'un petit sachet scellé par du caoutchouc. C'était du bricolage, mais j'ai longtemps joué avec ce tambour. Bien plus tard, au milieu des années 1980, j'étais à fond dans le «new jack» et le «swing-beat», des courants musicaux qui, un peu plus tard, allaient déboucher sur le R'n'B tel qu'on le connaît aujourd'hui. À l'époque, j'étais danseur, pas musicien. À côté de ça, je continuais de chanter dans une chorale dans laquelle je suis finalement devenu percussionniste.

Les percussions, c'est finalement le point de départ de votre carrière?

En quelque sorte. En 1991, je suis parti m'installer à Brazzaville. C'est là que j'ai rencontré Les Tambours de Brazza, un collectif de percussionnistes venus des quatre coins du Congo. Je suis devenu un membre du groupe à part entière.

Aujourd'hui encore, je m'implique dans le projet. J'ai composé cinq morceaux sur le dernier album (*Sur la route des caravanes*). Pour moi, c'est important d'y participer. À mes yeux, ce groupe est un ambassadeur de la culture africaine dans le monde. Les Tambours de Brazza, c'est ma plus grande source d'inspiration. Ça me ramène aux origines, à ma propre culture.

Paradoxalement, les percussions n'occupent pas un rôle central sur *Makasi*. Pourquoi?

Je n'ai pas cherché à les mettre en avant. Cela dit, mon expérience avec les percussions se ressent ma façon de chanter. Sur certains morceaux, je chante en kikongo, une langue congolaise qui repose sur une rythmique toute particulière. J'aime quand les mots rebondissent et que ma voix est percussive. Dans mon esprit, le chant ne s'éloigne jamais des percussions. Sur l'album, on trouve d'ailleurs un titre (*Nguidi*) composé par Émile Biayenda, le fondateur des Tambours de Brazza.

À quel moment avez-vous décidé d'entamer une carrière solo?

Jamais. C'est plutôt un concours de circonstances qu'une véritable décision de ma part. En 1998, j'étais en tournée avec Positive Black Soul aux côtés de Didier Sourou Awadi. On était en train de répéter à Dakar. C'est là que j'ai rencontré le producteur suisse Fred Hirschy. Il m'a fait écouter quelques unes de ses productions new-soul et afro-soul. Entre deux dates avec Positive Black Soul, j'ai demandé à Fred de me laisser improviser au chant sur sa musique. Cette session d'improvisation, c'est le début de ma carrière solo. Rien n'était prémédité. C'était juste un heureux hasard.

En mars 2010, vous avez publié *Ethnophony*, un premier album signé sur le label Skinfama. Vous êtes aujourd'hui de retour avec *Makasi*. À titre personnel, quelles différences faites-vous entre ces deux disques?

Le premier découle d'improvisations. Les chansons se sont développées sur cette base. Elles ont évolué en voyageant entre Genève, Bruxelles et Bombay. *Ethnophony* est né sur la route, au gré des rencontres et d'une envie de bien faire. Mais ce disque n'a jamais été pensé comme un véritable album. Il est, d'une certaine façon, le fruit du hasard. Cette fois, avec *Makasi*, il y a une réflexion de fond. Tout a été planifié et budgétisé dans le but d'enregistrer un disque à vocation internationale.



Fredy Massamba
Makasi
Skinfama Records

«Je me reconnais aussi bien à travers un orchestre populaire qu'à travers l'œuvre de Marvin Gaye ou D'Angelo.»

En lingala, *Makasi* signifie «force». Pourquoi est-ce le mot-clef du disque?

Je suis tombé sur ce mot en me penchant sur mon parcours. J'ai l'intime conviction que mes chansons découlent de mes expériences musicales et personnelles. Dans ma vie, j'ai écouté des tonnes de disques. Soul, funk, rumba, reggae ou hip-hop: mes goûts n'ont pas de frontières. Je me reconnais aussi bien à travers un orchestre populaire qu'à travers l'œuvre de Marvin Gaye ou D'Angelo. Ma carrière est jalonnée de rencontres et de collaborations. Depuis Les Tambours de Brazza jusqu'à Zap Mama, ma vision des choses a été nourrie par les autres. Tous ces apports extérieurs m'ont donné la force nécessaire pour avancer. C'est grâce à eux que ma musique est là aujourd'hui.

Sur *Makasi*, les guitares et polyphonies africaines s'accompagnent d'une vision moderne de la soul et du funk. Cherchez-vous à réinventer les codes de la musique traditionnelle?

C'est mon cheval de bataille, mon petit combat personnel. J'aime puiser mes idées à la source pour, ensuite, développer une musique dans l'air du temps. Pour moi, c'est une façon de ramener les traditions au cœur de la société. Aujourd'hui, en Afrique, les jeunes ne s'intéressent plus aux instruments traditionnels. Même les dialectes locaux tendent à disparaître. Ça m'attriste. Je pense qu'il faut conscientiser la jeunesse, lui montrer qu'on peut chanter dans sa propre langue et réussir à s'exporter au-delà des frontières nationales. C'est pour cette raison que je m'implique dans les actions menées par Mandji, une association active en Afrique à travers des stages et autres ateliers de coaching. Pour l'instant, on bosse sur une thématique

qui me tient particulièrement à cœur: les chants traditionnels au service des musiques actuelles.

Les textes de vos nouvelles chansons se déclinent justement en plusieurs langues. Cette démarche découle-t-elle d'une envie particulière?

Je chante en lingala, kikongo, kituba, swahili mais aussi en français. L'idée, c'est de partager un vécu, de mettre la langue de mes ancêtres à l'honneur. Les différents langages utilisés sur le disque se mélangent parfaitement. Au-delà des mots, le plus important demeure la musicalité. C'est le vecteur universel.

Brazzaville est aujourd'hui l'épicentre d'une nouvelle tradition vestimentaire appelée «la Sape». De quoi s'agit-il au juste?

«La Sape» est un mot dont les initiales signifient «Société des Ambianceurs et des Personnes Élégantes». Je crois que ça a toujours existé mais là, le phénomène a pris énormément d'ampleur. C'est un véritable mouvement social. Quand tu te promènes dans la rue, tu croises des mecs tirés à quatre épingles partout. Les gens dépensent des fortunes en costumes, cravates et chaussures. C'est un peu l'éloge du paraître. «La Sape» a tendance à endormir la jeunesse. À Brazza, les gamins ne pensent plus qu'à se fringuer comme des princes. Certains ne veulent plus aller à l'école. Ils attendent juste le samedi pour faire les magasins et s'acheter des fringues pour le reste de la semaine. Les gars respectent des codes couleurs et font extrêmement attention à leur apparence. Ici, le plus grand sapeur de Belgique, c'est Stromae. Je l'adore, mais faut avouer que c'est le roi de «La Sape»!

www.fredmassamba.com



RENCONTRE Jawhar Des racines et des ailes

En mouvement entre sa patrie tunisienne et la campagne tournaisienne, Jawhar profite des derniers jours de 2013 pour publier un des plus beaux disques de l'année. *Qibla Wa Qobla* creuse un tunnel reliant la mer du Nord à la Méditerranée. La musique folk en profite pour déployer ses averses mélancoliques sous un soleil radieux: un phénomène plutôt rare et un album merveilleux.

NICOLAS ALSTEEN

Vous êtes d'origine tunisienne. Pouvez-vous revenir sur votre parcours ?

Jawhar Basti: Je suis né à la fin des années 1970. J'ai grandi dans la banlieue de Tunis.

À la majorité, j'ai déménagé en France, à Lille, pour étudier la littérature anglaise et le théâtre. C'est là que j'ai commencé à écrire et composer des chansons. Dans la foulée, j'ai publié un premier album en autoproduction. C'était en 2001. Je me débrouillais en dilettante. Je n'ai même pas essayé de démarcher auprès d'un label pour sortir le disque. Par contre, je l'ai envoyé à quelques magazines en espérant un retour. Plusieurs médias ont réagi et chroniqué l'album. En Belgique, la critique du magazine RifRaf était super élogieuse. Suite à ce papier, le rédacteur en chef m'a contacté pour évoquer la possibilité de sortir le disque sur son label, Top 5 Records (dont les activités ont cessé en 2010, Ndlr). À partir de là, je suis venu de plus en plus régulièrement à Bruxelles. Je m'y suis installé en 2004. Aujourd'hui, je vis à la campagne, près de Tournai.

Pourquoi avoir attendu aussi longtemps avant de sortir un deuxième album ?

Après le premier disque, j'ai ressenti le besoin de me ressourcer. Je me posais énormément de questions. Sur ma vie, mes chansons ou le fait d'écrire en anglais. Je n'étais plus certain de mes choix, plus certain de vouloir consacrer tout mon temps à la musique. Durant cette période de doutes, j'ai rencontré deux personnes avec lesquelles j'ai monté une compagnie théâtrale. En 2009, on a présenté notre pre-

mière création (*Hobb Story*) à Tunis. Elle a suscité de nombreuses réactions. Elle évoquait la relation au sexe et à l'amour dans le monde arabe. Là-bas, ça reste un sujet assez sensible: il existe un énorme fossé entre la manière dont la société veut se montrer et les pratiques réelles des individus. Pour les besoins du spectacle, j'ai composé la bande-son: des histoires d'amour chantées en tunisien. Pour la première fois de ma vie, j'écrivais dans ma langue natale.

C'est le point de départ de *Qibla Wa Qobla* ?

Ça a été une révélation. J'avais toujours écarté la langue arabe de mes chansons et là, je devais revoir mon jugement. J'ai commencé à écrire des morceaux en essayant de m'écarter d'une littérature tunisienne de «carte postale». Je déteste les histoires d'amour lisses et vides de sens. Je voulais composer des trucs personnels. Qu'ils soient écrits en anglais ou en arabe. De retour en Belgique, j'ai affiné les choses, monté un groupe et enregistré le nouvel album.

Sur l'album, vous chantez en anglais, français et tunisien. C'est un parti pris esthétique ?

Ce disque représente une période de ma vie où j'ai retrouvé le goût pour la musique à travers mes références anglo-saxonnes, mais aussi à travers ma propre culture. Et puis, ça fait des années que je chante en français sans oser passer à l'action et publier cette chanson (*Le reste est ennui*) que j'ai pourtant écrite il y a longtemps. L'important, c'est de s'approprier la langue et de rester personnel.

Vos chansons évoluent à la croisée du folk anglo-saxon et de la musique traditionnelle tunisienne. Où se situent vos références musicales ?

Dans le monde arabe, mes références sont à chercher dans le chaâbi, la musique populaire algérienne. Ce sont des chanteurs à textes, des gens comme Dahmane El Harrachi. Et puis, je reste très attaché à une figure comme Oum Kalthoum. J'adore l'aspect répétitif et incantatoire de ses chansons. Dans le monde occidental, mon héros, c'est Nick Drake. C'est quelqu'un qui m'a fait avancer à tous les niveaux: dans la vie de tous les jours ou dans mon rapport à la guitare. J'aime beaucoup les morceaux de Bonnie 'Prince' Billy aussi. Ce sont des artistes à la beauté étrange. Ils défendent une musique âpre et authentique. Aujourd'hui, quand je réécoute mon premier disque, je trouve qu'il est peut-être un peu trop lisse. Avec *Qibla Wa Qobla*, j'ai cherché à «salir» les choses pour mettre en valeur de belles choses.

Votre disque risque de sortir sous l'étiquette «World Music». Que pensez-vous de cette dénomination ?

C'est juste une façon de ranger les disques dans les magasins, de situer une musique en fonction de son lieu d'origine. C'est important pour les gens mais, de mon point de vue, c'est un non-sens. Vu de la Tunisie, la chanson française est considérée comme de la «World Music». Tout dépend de la perspective.

<http://jawhar.bandcamp.com>



Jawhar
Qibla Wa Qobla
Naff recordz



RENCONTRE YEW Plus belle est la chute

Inclassable et toujours irrésistible sur scène, la formation liégeoise affirme son éclectisme éclairé sur son deuxième album *The Fall*. À leur musicalité mélodique, décomplexée, voyageuse et délicieusement charnelle, les sept membres du groupe ajoutent désormais une profondeur lyrique qu'on ne soupçonnait pas. La très bonne surprise de cet automne.

LUC LORFÈVRE

Comment décririez-vous l'univers de Yew ?

Ce n'est pas évident de coller une étiquette sur le groupe. Mais nous, on voit ça plutôt comme une qualité. Quand

le groupe s'est formé à Liège en 2004, nous proposons une musique essentiellement instrumentale. Et même lorsque nous avons commencé à mettre des paroles sur nos chansons, on se «vendait» toujours comme un groupe festif et énergique. Avec *The Fall*, nous avons souhaité donner davantage de sens à nos chansons, avec des textes plus travaillés et un vrai fil conducteur. D'un point de vue musical, nous sommes totalement décomplexés par rapport aux formats. Yew, c'est sept personnes et donc sept personnalités différentes qui mettent en commun leurs goûts et leur vécu. Nous sommes tous curieux de nature et le but est de combler cette curiosité grâce à Yew. C'est ce qui explique ce mélange de musique traditionnelle, de rock progressif, de pop et de world.

***The Fall*, la chanson qui donne son titre à l'album, décrit la chute inexorable d'un héros fictif. Est-ce une métaphore du monde moderne ?**

Parallèlement à l'enregistrement de *The Fall*, Philippe Lecrenier (basse, chant, -ndlr) a écrit une nouvelle qui a finalement inspiré la plupart des chansons. La notion d'en-

lèvement y revenait régulièrement. Bien sûr, ça peut être pris dans un sens métaphorique: la mort, la difficulté à se reconstruire et l'impression de vivre en décalage sont autant de thèmes qu'on retrouve en filigrane dans ce disque. Mais même si l'ambiance est à la morosité, on ne veut pas pour autant plomber les gens. Il y a un côté très positif dans *The Fall*. Nous sommes des musiciens heureux et nous faisons de la musique pour rendre les gens heureux.

Quel est selon vous le meilleur endroit pour écouter *The Fall* ?

Yew s'est fait connaître par le live mais nous aurions commis une erreur en essayant de sonner sur disque comme lors de nos concerts. On sait que les gens qui vont écouter *The Fall* à la maison ou dans leur voiture attendent autre chose que ce que nous proposons sur scène. L'énergie est palpable sur *The Fall*, mais on sent aussi notre volonté de toucher directement l'auditeur sans trop rajouter de couches et d'effets.

Comment êtes-vous parvenu à convaincre Arno de venir chanter sur le morceau *Between Up & Down* ?

Il n'y a même pas eu à le convaincre. Notre chanteur Jérôme Magnée ne se sentait pas à l'aise avec sa seule voix sur cette chanson qui a des sonorités très blues. À un moment, il a suggéré qu'il fallait



Yew
The Fall
Pias

quelqu'un comme Arno pour l'interpréter. On a alors contacté le manager d'Arno, ce dernier a écouté le morceau et il nous a tout de suite proposé de l'enregistrer avec nous. Nous avons passé une journée ensemble au studio ICP à Bruxelles. Tout s'est passé très naturellement.

Avec quels autres groupes belges ressentez-vous des affinités ?

Sur un plan humain, nous nous sentons très proches des artistes liégeois. Nous sommes tous originaires de la région et plusieurs membres de Yew sont impliqués de près ou de loin dans d'autres groupes issus de cette scène. On fréquente les mêmes clubs, les mêmes studios d'enregistrement, les mêmes bars... Musicalement, toutefois, on ne voit pas en Wallonie des groupes qui partagent notre univers. Ce serait plutôt en Flandre, du côté de Balthazar ou d'Absynthe Minded qu'il faudrait aller chercher.

Yew est né voici bientôt dix ans. De quoi êtes-vous le plus fier ?

Yew n'a jamais eu pour ambition artistique de proposer une musique consensuelle. Mais lorsque que nous nous produisons en festival, on se rend compte que nous parvenons à fédérer un public âgé mais aussi de très jeunes spectateurs. Ça nous touche beaucoup.

www.yew.be

RENCONTRE



Pierre de Surgères

Laboratoire rythmique

La musique de Pierre de Surgères prend sa source dans l'invention rythmique et l'improvisation. Un son ancré dans notre temps qui explore des concepts issus de la musique contemporaine, témoignage de l'ambition d'un musicien curieux et ouvert, mais qui reste celui d'un trio jazz, tantôt intimiste, tantôt explosif.

BENJAMIN BROOKE



Pierre de Surgères Trio
Krysis

www.pierredesurgeres.com

« Je suis une sorte de bâtard entre un Vijay Iyer et Keith Jarrett. »

a singularité de votre parcours réside dans le fait que vous avez appris les bases de la musique en autodidacte...

Pierre De Surgères : Quand mon père était petit, il écoutait Thelonious Monk à la radio. Il a toujours adoré cette musique mais comme il est un peu rebelle, il n'a jamais voulu prendre de cours et a tout appris à l'oreille. Il m'a transmis cette façon de faire. Le premier morceau que j'ai joué d'oreille, c'est *The Entertainer* de Scott Joplin. J'ai ensuite fait de la guitare, du rock avec quelques copains et beaucoup de disto ! Le déclin est venu pendant mes études de journalisme. Je suis parti au Gabon pour mon mémoire et là-bas, j'ai écouté en boucle l'album *Adam's Apple* de Wayne Shorter. C'est l'accompagnement d'Herbie Hancock qui m'a donné envie de faire du jazz.

Une rencontre déterminante pour vous a été celle de Nathalie Loriers auprès de qui vous avez étudié à l'académie...

Oui, Nathalie m'a énormément encouragé, tout en me mettant en garde par rapport aux difficultés de ce métier. C'est quelqu'un de très humain. Et puis il y a la musicienne qui est tout simplement géniale ! Elle a un univers très poétique et un grand sens du groove. Tout ce que j'aime. Après, je suis rentré au Conservatoire flamand et j'ai suivi des cours auprès de Diederik Wissels et Kris Defoort, deux personnalités très marquantes.

Vous vous êtes aussi nourri de voyages...

Oui, en sortant du Conservatoire, j'ai eu envie de prendre le large et pendant plusieurs mois j'ai travaillé comme pianiste sur des bateaux de croisière. Cela m'a fait prendre de la bouteille. Le matin, je recevais des partitions que je devais jouer le soir devant 1.000 personnes. Mais la nuit avec un copain batteur argentin, on se retrouvait pour répéter des morceaux de

jazz. Je suis ensuite parti à New York pour un stage et j'ai fait quelques rencontres importantes, surtout dans le cercle des musiciens qui gravitent autour de Steve Coleman, un musicien qui me fascine. Il fait une sorte de bebop moderne, plutôt viril mais avec beaucoup de tendresse. Sa musique est riche mais en même temps très puissante et directe. Beaucoup de compos que l'on trouve sur *Krysis* datent de cette époque.

Parlez-nous de ce nouvel album, l'aspect rythmique y est très présent...

Oui. L'harmonie qui a été utilisée dans les musiques populaires du 20^e est géniale mais j'aime essayer des choses qui sont nouvelles. J'ai du plaisir à jouer des standards bien sûr, mais pas à composer des morceaux qui en sont largement inspirés. J'aime me donner des contraintes, choisir un mode et une métrique par exemple, comme pour *Far Far away*.

Cela signifie que c'est une musique très écrite. Quelle place est laissée à l'improvisation ?

J'aime travailler sur cette frontière. De manière générale, quand j'écoute de la musique, j'aime avoir un doute sur le fait que ce soit écrit ou pas. J'adore quand un groupe fonctionne de façon tellement organique que même dans l'impro on a l'impression que certains accents sont écrits. D'où l'intérêt d'écrire sur la base d'improvisation, notamment chantée comme ce fut le cas pour *Xinthia* par exemple.

Un mot sur vos deux complices, Teun Verbruggen et Félix Zurstrassen. Il faut des qualités bien précises pour jouer cette musique ?

Teun est quelqu'un de très chaleureux, il donne énormément, comme personne et comme musicien. Il n'a aucune barrière. Et c'est un improvisateur hors pair, ce que je recherchais pour ce trio. Félix est très in-

vesti, très concentré. Il a aussi énormément travaillé la contrebasse pour ce projet. Travailler avec lui, c'est un vrai bonheur !

Quels sont les pianistes qui sont des références pour vous ?

Je dirais que je suis une sorte de bâtard entre un Vijay Iyer et Keith Jarrett, qui reste pour moi une influence majeure. Il a cette façon tellement lyrique de jouer qu'elle touche directement. Et je reste un grand fan d'Herbie Hancock, en particulier de son album solo *The Piano*. Ou alors quand il joue avec Miles comme dans *Live at the Plugged Nickel*, un concert délirant où ils sont tous à fond.

Depuis peu, vous vous êtes mis au classique. Qu'est-ce que cela a apporté à votre jeu ?

En 2009, j'ai rencontré Alexander Gurning alors que jouais dans un bar. Depuis, on se voit régulièrement et on s'apprend des choses mutuellement. Il m'a fait travailler Bach, Beethoven, Bartók, Prokofiev... Cela a fait évoluer ma manière de jouer. Il m'a appris à ne plus avoir peur de la technique. Au conservatoire, on disait *c'est très technique !* quand une interprétation manquait de resenti. Or « Techne » en grec signifie « l'art », donc développer sa technique, c'est développer son art. Et là, ça change tout ! Même en jouant des choses difficilement audibles, on muscle les doigts, on assouplit les poignets, on apprend à utiliser le poids du bras, à travailler l'investissement de son corps. Inévitablement, cela change le timbre, la façon d'attaquer, le rythme. Le son prend alors une autre couleur.

EN CONCERT :

15 novembre, Sounds
17 novembre, Café Belga
27 novembre, JazzStation
5 décembre, Cellule 133

www.pierredesurgeres.com



© Julien Hicrens

RENCONTRE

Jean-Paul Estiévenart

Lazy bird

En quelques années, Jean-Paul Estiévenart est devenu une figure incontournable de la scène jazz belge. Sideman recherché, c'est cette fois en tant que leader que le trompettiste nous revient avec *Wanted*, un premier album en trio qui, tout en s'inscrivant dans la tradition, prend des chemins inattendus.

BENJAMIN BROOKE

Vous rentrez tout juste d'un voyage à New York avec votre complice Antoine Pierre, c'est pour vous une manière de vous ressourcer ?

Jean-Paul Estiévenart : Oui, j'y vais presque chaque année pour faire le plein d'énergie et prendre quelques claques. J'en avais besoin ! Là-bas, nous avons été voir des concerts tous les soirs. De manière générale, le niveau est très haut. Il y a des soirs où tu vas voir des mecs que personne ne connaît et qui jouent comme des dieux !

La trompette chez vous, c'est une histoire de famille...

C'est mon grand-père qui m'a appris la trompette. Avec mon oncle, il jouait dans les fanfares dans le Borinage. Dès l'âge de six ans, j'ai commencé à jouer avec eux. J'ai ensuite étudié la trompette classique à l'académie de Saint-Ghislain, mais je m'ennuyais un peu, je n'ai jamais été un bon élève. Le jazz, je l'ai surtout appris avec les disques comme ceux de Miles Davis. Quand je l'ai entendu pour la première fois, j'ai tout de suite compris que je voulais faire la même chose. C'était à la fois lyrique et tellement fluide. C'est à ce moment-là que j'ai rencontré Fred Delplancq, ça a été déterminant. Il m'a pris sous son

aile et dès mes 16 ans, il m'a emmené dans les jams à Bruxelles, à l'Art-ô-Base, au Sounds ou à l'Athanol. C'est là que j'ai tout appris, au contact des autres musiciens.

Vous jouez en tant que sideman dans un nombre impressionnant de groupes de tous styles, comment vous est venue l'idée de créer ce nouveau trio ?

Quand je suis parti mixer le second album de 4in1 à New York, je me suis rendu compte que ce n'était pas exactement ce que je voulais faire. J'ai essayé différentes formules : avec piano, avec saxophone ténor... Avec cette formule sans piano, je me suis senti tellement plus libre. J'ai même dû pas mal travailler mon endurance parce que c'est assez physique. Cela correspond aussi au moment où j'ai rencontré Antoine Pierre. Ça a tout de suite collé entre nous. Il a un groove tellement naturel et beaucoup de volume, un peu comme les batteurs américains.

À l'exception de *Lazy bird*, morceau du fameux *Blue train* de John Coltrane, vous signez l'entièreté des compositions. Comment travaillez-vous ?

Des mélodies me viennent en rue ou dans le métro. Je ne compose jamais avec mon instrument, j'ai un petit clavier dans ma cave. Écrire avec la trompette, cela ferme

des portes, car on a tendance à écrire ce que l'on sait jouer. Moi, j'aime me lancer des challenges. Sur le disque, il y a des morceaux très différents même s'il y a toujours un son du groupe. Pour les morceaux swing, je me suis inspiré d'Ornette Coleman, des thèmes assez simples, un peu naïfs. Avec Sam, on suit la grille mais on cherche aussi harmoniquement des chemins de traverse. C'était important que l'idée de la tradition reste présente, car avec un trio sans piano cela peut vite devenir abstrait pour l'auditeur.

Vous avez récemment enregistré quelques titres sur le prochain album de Clare Louise. Que vous apporte cette nouvelle collaboration ?

J'adore ce qu'elle fait. Sa musique est simple et touche directement. Ça a un côté brut qui me plaît. Dans le jazz, on a parfois tendance à balancer beaucoup de notes, c'est parfois superflu. Avec *Wanted*, je voulais faire un album de jazz, qui sonne comme tel, mais qui soit facile à écouter dans sa complexité. Je veux sortir du cercle des amateurs de jazz et essayer de toucher le plus de monde possible, même si cela peut paraître un peu illusoire.

<http://estievenartjp.wix.com/jeanpaulstievenart>



© Guillaume Houcke

RENCONTRE

Guillaume Houcke

Haut perché

Âgé de 26 ans à peine, le contre-ténor Guillaume Houcke investit le répertoire de la musique ancienne avec une maîtrise qui lui permet toutes les nuances. Tout juste diplômé d'orgue et de chant à l'IMEP, il intègre le Chœur de Chambre de Namur pour l'enregistrement des *Vêpres* de Monteverdi sous la direction de Leonardo García Alarcón. Retour sur les débuts d'une carrière prometteuse.

BENJAMIN BROOKE

Comment vient à douze ans, l'envie de jouer de l'orgue ? **Guillaume Houcke :** Je le dois à ma grand-mère, Caroline Huysmans, qui était organiste. Après deux ou trois ans de violon, je me suis aperçu que l'instrument ne me convenait pas, elle m'a donc proposé de m'inscrire dans la classe de Léon Kéremans. Après mes études secondaires, je me suis demandé ce que j'allais faire et j'ai décidé de passer l'examen d'entrée chez Benoît Mernier. Non sans difficulté d'ailleurs !

Une rencontre qui fut déterminante dans votre parcours...

Au début, je ne savais même pas qui il était. Mais plus j'avance, plus je me dis que j'ai eu beaucoup de chance de pouvoir bénéficier de son enseignement. Je lui dois beaucoup. Quand je suis rentré à l'IMEP, je n'avais que quelques années de pratique de l'orgue mais il a cru en moi et a défendu l'idée qu'avec beaucoup de travail je pouvais y arriver.

Comment se rend-on compte qu'on a une voix de soprano ?

En tant qu'organiste, j'avais l'habitude de chanter pendant les offices. J'ai toujours chanté avec cette voix de tête. Alors

que beaucoup de chanteurs font le choix entre baryton et ténor, pour moi c'est venu naturellement. Après mes trois années de baccalauréat, j'ai donc commencé en parallèle le chant dans la classe de Françoise Viatour pour qui j'ai une grande admiration. C'est une formidable pédagogue. Elle encourage beaucoup les élèves à sortir de l'école, à passer des concours, à rencontrer des gens. Car enseigner le chant, c'est tout à fait particulier, cela n'a rien à voir avec les autres instruments. Apprendre à chanter, c'est aussi travailler sur soi et c'est ce qui est passionnant.

À la sortie du conservatoire, vous êtes repéré par le CAV&MA, une belle opportunité pour vous...

Oui, car il y a un vrai fossé entre le conservatoire et le monde professionnel et c'est très difficile pour les jeunes musiciens de trouver leur place. Grâce au CAV&MA, j'ai eu l'opportunité d'ouvrir le Festival de Namur avec Les Agréments sous la direction de Guy Van Waas, avant de participer à l'enregistrement des *Vêpres* de Monteverdi à Ambronay avec le Chœur de Chambre de Namur sous la direction de Leonardo García Alarcón. C'est un chef extraordinaire, qui porte un vrai regard sur les œuvres, nourri par toute une

série de lectures de sources historiques.

Êtes-vous attentif à ce que font les autres contre-ténors ?

Oui, s'intéresser aux autres contre-ténors permet de développer une curiosité au niveau du répertoire. J'aime beaucoup Philippe Jarrouský, il a une voix très claire, très particulière. J'ai d'ailleurs eu l'occasion de participer à une de ses masterclasses à Ambronay. Mais mon préféré reste Andreas Scholl. Sa voix est très pure tout en ayant du corps. C'est tout simplement magnifique !

Avez-vous aussi des envies d'opéra ?

Oui, c'est un but ultime pour moi. J'ai fait pas mal de théâtre jusqu'à mes 18 ans. J'aime beaucoup les opéras du 18^e, Haendel évidemment et tous les rôles de castrats, qui sont souvent confiés à des mezzo sopranos dont la tessiture est proche des sopranistes, mais aussi Mozart. Si vous prenez les *Noces de Figaro* par exemple, le rôle pourtant masculin de Chérubin est systématiquement interprété par une mezzo, alors pourquoi ne pourrait-on pas l'envisager avec un soprano. Je lance l'idée !

TRAJECTOIRE

Patrick Davin

Un maestro très discret



Cette saison, Patrick Davin est partout. Commissaire artistique d'Ars Musica, invité d'honneur du Festival de Wallonie, il prend la direction artistique et musicale de l'Orchestre symphonique de Mulhouse et entame une première saison « belge ». Une nouvelle étape dans une carrière ouverte à toutes les musiques et un beau défi pour un chef pas si discret que ça.

BENJAMIN BROOKE

Mon histoire est assez belge, s'amuse Patrick Davin. Originaire d'Amay, il commence par suivre des cours de violon à l'académie. *Ma grande chance a été qu'elle était alors dirigée par Marcel Désiron, l'un des fondateurs de l'Opéra de Wallonie. Je me souviens de l'avoir vu diriger l'Enfant et les Sortilèges à dix ans. Tout de suite, je me suis dit que c'était ça que je voulais faire. Ce rôle de chef d'orchestre qui tire les ficelles, tout en étant de dos, avec une certaine discrétion, cela me correspondait bien !* Il intègre ensuite le conservatoire royal de Liège où il étudie le piano, le violon, l'harmonie et la direction d'orchestre avant de se perfectionner au conservatoire de Toulon. *Je fais partie de la génération de Fabrizio Cassol, Jean-Paul Dessy, Michel Massot. Nous jouions dans les mêmes groupes. Éclectique, Patrick Davin s'intéresse très tôt à la musique contemporaine, même s'il se distancie de ce que fait Henri Pousseur. À cette époque, la musique contemporaine, il fallait une grande technicité pour en jouer. Aujourd'hui, elle a tellement évolué que le terme même ne veut plus dire grand-chose.*

Patrick Davin mène depuis une carrière internationale au plus haut niveau, tant dans le domaine lyrique que symphonique. Élève de Pierre Boulez, il a assuré la création de nombreuses œuvres de compositeurs contemporains parmi lesquels Vinko Globokar, Henri Pousseur, Bruno Mantovani, Benoît Mernier, Kris Defoort et bien sûr Philippe Boesmans. *Travailler avec Philippe Boesmans a été une grande chance pour moi. J'ai presque envie de dire que c'est sa musique qui a façonné ma technique tant elle demande de la virtuosité, de la réactivité, de la nervosité dans les arrêtes, tout en laissant de la place pour de grands moments de musicalité et d'abandon. Sa musique est d'une telle qualité d'écriture que s'il avait été français plutôt que belge, elle aurait fait le tour du monde.* Philippe Boesmans dont il créera cette saison à la Monnaie Au Monde, son dernier opéra écrit en collaboration avec le dramaturge et metteur en scène Joël Pommerat.

MUSIQUE CITOYENNE

Plus souvent chef invité que permanent, Davin s'est néanmoins trouvé de nombreux points d'attaches, nouant des relations privilégiées avec des formations très différentes comme l'Orchestre de la Suisse Romande ou l'Orchestre Royal Philharmonique de Liège. Dans le domaine lyrique, il a dirigé de très nombreuses productions d'opéra en tant que

«Le projet que je défends est un projet citoyen où la musique n'est pas enfermée dans sa tour d'ivoire.»

premier chef invité de l'Opéra de Marseille et de l'Opéra de Wallonie mais aussi à Paris, Lyon, Monte-Carlo, Genève, Berlin, Rotterdam, Hambourg et Bruxelles, où il a collaboré à plus d'une quinzaine de productions de La Monnaie. Aujourd'hui, son arrivée à la tête de l'Orchestre symphonique de Mulhouse ouvre une nouvelle page dans la carrière de ce jeune quinquagénaire toujours avide d'aventures musicales inédites. *Un défi qui arrive à un bon moment car j'ai la chance d'avoir la santé, l'énergie et l'envie, s'enthousiasme-t-il. Mulhouse est une ville au carrefour de trois pays. Je veux passer les frontières ! Si cette année j'essaie d'élargir le répertoire à la musique du XX^e et XXI^e siècle, la saison prochaine je m'attaquerai à la musique ancienne, notamment en collaborant avec la Schola Cantorum de Bâle située à moins de 20 km, et tout simplement la meilleure école de musique ancienne d'Europe !*

L'Orchestre de Mulhouse et ses 56 musiciens assurent par ailleurs la moitié des productions de l'Opéra du Rhin, en parallèle avec l'Orchestre de Strasbourg. *À l'heure où tous les orchestres semblent menacés, on pouvait craindre pour une formation de taille relativement modeste dans une ville de taille moyenne. Je crois au contraire que cela peut aussi être une opportunité ! Le projet que je défends est un projet citoyen où la musique n'est pas enfermée dans sa tour d'ivoire. Si on a la grande chance de disposer de la Filature qui est une magnifique salle, cela ne suffit pas ! Nous voulons aller à la rencontre des gens, là où ils se trouvent. Avec notre série Au cœur de la ville, l'orchestre investira les lieux les plus variés et parfois les plus surprenants...*

EN NOIR, JAUNE ET ROUGE

Pour cette première saison à la tête de l'orchestre, et histoire de faire les présentations, Patrick Davin a concocté une « saison belge », à laquelle seront associés des compositeurs mais aussi des interprètes du plat pays comme Lionel Lhote, Jan Michiels, Laure Delcampe, Jean-Luc Fafchamps ou l'ensemble Khéops. *Nous avons la chance d'avoir en Belgique des musiciens exceptionnels ! Il y a beaucoup d'individualités mais cela manque parfois de structuration. C'est le cas aussi pour les grandes formations, ce qui les empêche de devenir incontournables sur la scène européenne. Or tous les orchestres de Belgique sont capables du meilleur quand ils sont stimulés et bien dirigés. Au total, l'Orchestre de Mulhouse proposera neuf programmes symphoniques enrichis de deux week-ends de festival. L'un en décembre, autour de Beethoven, l'autre en juin, autour de Debussy et Fauré. Sans oublier les tournées, qui passeront notamment par la Belgique, et dont le point culminant sera le Stadt-Casino de Bâle et l'Opéra Comique à Paris. J'ai pris énormément de plaisir à penser cette programmation, conclut Patrick Davin. Chaque fois que je monte au pupitre, je me sens très privilégié de faire ce que j'ai toujours voulu faire. J'ai eu la chance qu'on m'ait très vite fait confiance, et qu'on m'ait même toléré certaines erreurs. Ce parcours est le résultat de mes réussites mais aussi, et peut-être surtout, de mes frustrations, de mes échecs. C'est beaucoup de travail, beaucoup de remises en question. Être chef, c'est souvent se lever avant et se coucher après les autres. Mais dans mon genre, je suis assez discret et je n'ai jamais essayé de jouer des coudes. Ce qui est paradoxal, c'est que quand on est chef, on ne peut pas être complètement discret. Face à un orchestre, on ne peut pas arriver en hésitant !*

ZOOM

(R)Évolution jeune public ?

Véritables stars des cours de récréation, Les Déménageurs soufflent cette année leurs dix premières bougies. Fêté en chantant, cet anniversaire nous donne l'occasion de découvrir ce qui se cache réellement sous les parts du gâteau « jeune public ». Évolution, réalité du terrain, pédagogie, marché, clichés et ventes de disques : le secteur est un sacré morceau. Petit mais costaud.

NICOLAS ALSTEEN & BENJAMIN BROOKE



Bonjour tout va bien ; J'ai mes dix doigts mes deux mains ; Deux yeux encore fatigués comme tous les matins. Voilà aujourd'hui dix ans que ce refrain chatouille les oreilles des petits et des grands enfants. Son auteur et compositeur, Yves Barbieux anime avec succès les mélodies chantées par Les Déménageurs, spectacle jeune public à la notoriété galopante. C'est un projet pour les petits. Je situerais l'âge des spectateurs entre trois et huit ans, souligne cet ancien professeur d'éveil musical. Je pense qu'un projet « jeune public » a trois fonctions majeures : il doit offrir du rêve aux enfants, les faire bouger et susciter le rire. À mes yeux, ce sont des règles élémentaires. C'est sur cette base que j'ai composé tous les morceaux. L'enthousiasme suscité par Les Déménageurs doit énormément aux musiciens et à toute l'équipe qui gravite autour du spectacle. Les chansons sont assez bonnes aussi, glisse Yves Barbieux avec une pointe d'humour et un fond de vérité. Quand j'écris les paroles, je suis mon premier public. Pour ça, je suis vraiment exigeant. J'ai envie que le texte me parle. C'est sans doute pour cette raison que mes chansons plaisent également aux parents.

Une décennie après les premiers aménagements, Les Déménageurs ont toujours la cote chez les plus jeunes. C'est un peu l'avantage du domaine jeune public. Autant les modes passent chez les adultes autant elles persistent chez les plus petits. Un enfant

d'aujourd'hui n'est pas différent d'un enfant né il y a quinze ans : il reste sensible aux mêmes sujets. Les thèmes abordés sont vraiment intemporels. Pour s'en convaincre, on s'en va faire un tour au pays de Christian Merveille, héros historique des bambins de la Fédération Wallonie-Bruxelles. L'artiste, dont la carrière a pris fin en 2009, est plutôt du même avis qu'Yves Barbieux. C'est vrai que le message n'a pas fondamentalement changé avec les années. Il reste attaché à des réalités propres au monde de la petite enfance. C'est quelque chose d'assez pur et d'inviolable.

Si les textes demeurent fidèles à des thématiques bien typées, la chanson jeune public connaît néanmoins d'importantes évolutions. Elles sont d'abord liées aux progrès techniques et technologiques, relève Christian Merveille. On a vu apparaître de nouvelles sonorités, de nouveaux instruments. Ensuite, on assiste à un problème de catégorisation du domaine « jeune public ». C'est un phénomène intrinsèquement lié à notre époque : la chanson destinée aux adultes s'est tellement « bétifiée » qu'on la considère à la portée des enfants. Du coup, on se retrouve face à une société où l'enfant est rapidement considéré comme un adulte. Et où l'adulte est souvent considéré comme un grand enfant. C'est un paradoxe récent. Mais le plus grand changement, c'est incontestablement l'introduction de la dimension commerciale. Je ne dis pas que c'est mieux ou moins bien qu'avant. C'est juste un constat : à un moment donné, on a considéré le « jeune public » comme une cible commerciale.

D'UNE CHANSON À L'AUTRE

Issu d'un temps – les années 1970 – où le spectacle « jeune public » n'était encore qu'un vague concept porté à bout de bras par quelques personnalités enjouées (Steve Waring, Anne Sylvestre ou Henri Dès), Christian Merveille reconnaît avoir connu le *Far West* : une époque où on créait véritablement le métier. Et qu'en est-il aujourd'hui ? J'ai l'impression que ça reste très artisanal dans la façon de fonctionner, note Samir Barris, le papa du projet Ici Baba. Nouveau venu dans le domaine jeune public, l'artiste est bien connu des adultes. Ses chansons ont d'abord côtoyé les plus grands avant de se tourner vers les enfants. Partant de là, j'évite de faire une distinction entre ces deux univers. Chez moi, ils cohabitent et communiquent systématiquement. Mon expérience avec le jeune public influe sur mes créations et ma manière d'être sur scène. Inversement, mon parcours dans le monde de la chanson « pour les grands » a fortement orienté mon écriture pour les petits. Des différences, il y en a quand même, surtout dans le rapport à la scène. Le spectacle jeune public doit être beaucoup plus écrit. Le rythme est extrêmement important. Les chansons doivent être bien calées, la dynamique doit être parfaitement en place. Il est plus facile de perdre l'attention des enfants que celle des adultes.

Auteur d'un premier album intitulé *Chat qui se cache*, Ici Baba trouve progressivement ses marques sur le marché « jeune public ». Dans l'industrie du disque pour adultes, il y a de moins en moins d'argent et de plus en plus de gens qui t'expliquent comment te positionner. Tout est devenu stratégie. Le disque d'Ici Baba est sorti en autoproduction. C'est un peu la norme dans le milieu. Paradoxalement, les ventes d'autoproduits sont bien plus viables que dans le créneau adulte où il existe de véritables embouteillages. Ça fonctionne plutôt bien et c'est d'autant plus surprenant que le domaine « jeune public » est très peu médiatisé.

LE DISQUE DURE

Les projets « jeune public » fonctionnent effectivement en marge des médias. On les entend rarement à la radio, on les voit très peu en télévision et on les croise parfois dans la presse écrite. C'est une tranche générationnelle assez peu sensible aux modes et aux médias, confirme Claude Martin, responsable de la maison de disques Team4Action (Les Déménageurs, Ici Bla-Bla, Léon Accordéon, etc.). Pour toucher les enfants, il faut passer par les parents. Mais il existe très peu de canaux pour faire circuler l'information. Dans un premier temps, on s'adresse donc à des médias spécialisés comme *Le Ligueur*, le magazine de la Ligue des Familles. En radio, il faut vraiment compter sur une émission thématique pour obtenir des interviews et entendre les morceaux sur les ondes. En règle générale, il n'y a pas de place dans les grilles pour les projets « jeune public ». En télé aussi, les initiatives se font rares. En Flandre, il existe de grosses machines comme les émissions dédiées au Lutin Plop sur VTM. Côté francophone, on a eu Ici Bla-Bla sur la RTBF, mais les émissions ont pris fin en juin 2010. Pour être honnête, on ne peut pas vraiment s'appuyer sur les médias. La visibilité et la promotion d'un projet « jeune public » tient avant tout à sa qualité. Quand c'est bon, les gens se font passer le message. C'est vraiment un domaine où le bouche à oreille tourne à plein régime.

Dans ce contexte et face à un marché du disque toujours plombé par la crise, on peut s'interroger sur la rentabilité des sorties « jeune public ». C'est un marché qui fonctionne avec ses propres règles, explique Claude Martin. Déjà, un album « jeune public » coûte moins cher au niveau de la production. La rentabilité est ensuite moins immédiate qu'un disque destiné aux adultes. Mais les ventes sont beaucoup plus durables dans le temps. Un exemple concret ? Le premier album signé par Les Déménageurs (Lili & les escargots) est sorti en 2002. Cette année, soit onze ans plus tard, il intègre encore le Top 200 des ventes. Ça doit représenter une fourchette comprise entre 500 et 1000 exemplaires. Sachant que ce classement ne prend en considération que les sorties physiques écoulées, « à l'ancienne », chez les disquaires, on imagine que l'album *Lili & les escargots* trouve encore acquéreurs dans d'autres secteurs du marché (sorties digitales, ventes à la sortie des spectacles, etc.). On trouve une explication logique à ce phénomène : les disques « jeune public » abordent des thèmes intemporels et s'adressent à des enfants de trois à huit ans. Cela signifie que tous les quatre ans, on s'adresse à un nouvel auditoire. Chez les enfants, le public se régénère beaucoup plus rapidement. En plus, quand un spectacle tourne, son espérance de vie discographique augmente. Il faut évidemment que le projet soit qualitatif.

DIFFUSION, ÉDUCATION ET AUTRES COMPLICATIONS

Jusqu'au milieu des années 1980, l'enthousiasme suscité par les spectacles « jeune public » est réel mais encore affranchi de sa composante économique. De fil en aiguille, le marché s'installe et l'offre répond à la demande, conformément aux lois du genre. Aujourd'hui, on voit même émerger des manifestations entièrement dédiées au « jeune public ». Créé en 2010, le Kidzik' Festival de Louvain-la-Neuve élabore ainsi une programmation pensée exclusivement pour les enfants. On a mis sur pied cet événement en partant d'une simple observation : le domaine « jeune public » était un peu délaissé ou, du moins, en mauvaise santé, explique Gabriel Aloiing, organisateur du festival et directeur de La Ferme du Biéreau. Certaines voix s'élèvent parfois pour fustiger la qualité des projets « jeune public » de la Fédération Wallonie-Bruyelles. Moi, je pense qu'il ne s'agit pas d'un problème de bons ou de mauvais projets. C'est davantage une question de marché. Pour schématiser, on pourrait dire qu'en l'absence d'un marché, il n'y a aucune raison de créer des produits.

Une partie de l'affiche du Kidzik' Festival se constitue à l'aune d'une sélection opérée par la vitrine Chanson et musique à l'école. Ce sont des projets choisis par des professionnels du secteur musical et pédagogique. Pour le reste, on façonne notre programmation sur la base du vivier musical de la Fédération. Dans le domaine de la chanson, ce n'est jamais un problème. On trouve systématiquement notre bonheur. Par contre, dès qu'on touche à d'autres styles, ça devient plus compliqué. En classique, jazz, rock, musique contemporaine ou du monde, c'est autrement plus délicat de tomber sur la perle rare, révèle l'organisateur. On est dans un monde où l'impact de la stylistique anglo-saxonne est tellement fort qu'il nous semble indispensable de créer des espaces créatifs où on donne à entendre d'autres choses aux enfants. Il faut éduquer leurs oreilles, les sensibiliser à d'autres courants musicaux.

QUAND LE CLASSIQUE ET LE JAZZ EMBOÏTENT LE PAS...

Si par tradition le jeune public est souvent associé à la chanson, de nouveaux projets voient le jour mêlant d'autres styles, venant ainsi proposer au jeune public l'offre diversifiée qu'il mérite. C'est ainsi qu'il y a trois ans est née l'idée du *Rêve d'Ariane*, quand le Quatuor Alfama propose à la comédienne Ariane Rousseau de collaborer sur un projet de spectacle jeune public autour de l'histoire du quatuor à cordes. Une première ? Pas tout à fait. Nous avions déjà proposé des animations dans le cadre des Jeunesses Musicales, mais très vite nous avons été confrontés à nos propres limites en termes d'animation, se souvient Elsa De Lacerda. Mais l'idée est restée. Avec le *Rêve d'Ariane*, nous voulions quelque chose de très rythmé et de très condensé, sans trop se soucier des codes traditionnels de la musique classique. L'intrigue se noue autour d'une jeune fille qui, un soir qu'elle se sent triste, se réfugie dans son cerisier au fond du jardin et s'endort. Son rêve sera l'occasion de parcourir les plus belles pages du répertoire du quatuor : de Haydn et Mozart à la musique de film de Frédéric Devreese, en passant par Beethoven, Schubert, Debussy Ravel et Chostakovitch. Dès le départ, nous avons voulu qu'il y ait différents niveaux de lecture avec des passages qui s'adressent directement aux enfants, mais aussi des messages plus poétiques ou philosophiques qui peuvent toucher les parents. Il fallait trouver un équilibre car nous voulions que ce soit didactique mais pas ennuyant, divertissant sans être nganngan. Un spectacle qui, avec près de cent représentations cette saison en Belgique et en France, rencontre un bel écho et sera couronné par la sortie d'un livre-cd pour les fêtes.

Autre style, même concept. À la demande des Jeunesses Musicales, le saxophoniste et clarinetiste Toine Thys, s'est attelé à l'écriture de *La Mélodie Philosophale*, un conte musical jazz dans lequel il entraîne les enfants jusqu'au cœur de l'Océan indien à la rencontre des créatures les plus fantasques. J'ai tout de suite accepté, explique Toine Thys. Ma seule condition était que ce soit une vraie création qui fasse appel à l'imaginaire et au pouvoir de la musique, plutôt que quelque chose de trop didactique qui tenterait d'expliquer ce qu'est le jazz et l'improvisation. Le jazz a une image un peu désuète et complexe qui voudrait qu'on ne s'adresse qu'à un public d'aficionados. Or, je suis convaincu que cette musique s'adresse parfaitement à un public de jeunes ! Le but de ce périple rocambolesque ? Trouver la mystérieuse « mélodie philosophale », réputée pour ses vertus curatives et émancipatrices qui ferait cesser les guerres, disparaître les nuages et danser la planète entière. Pour l'aider dans sa tâche, le saxophoniste, ici aussi narrateur, s'est entouré de Jens Bouttery à la batterie et à la scie musicale et Éric Bribosia au clavier. Pour travailler le spectacle sur scène, le trio s'est adjoint les conseils de Pierre Lafleur, metteur en scène habitué du théâtre jeune public. Je crois que pour laisser une trace durable auprès des enfants, il faut leur faire vivre une réelle expérience. Nous avons très vite compris que simplement conter une histoire, cela ne fonctionne pas sur scène. Que si on parlait d'un être étrange aux cheveux rouges rencontré au fond de l'océan, nous devons le faire exister. Il y a donc un vrai travail de comédien, pour lequel nous avons peu d'expérience mais j'adore ça, même si j'avoue que je n'ai jamais autant travaillé pour produire une heure de musique sur scène ! B.B.



Les Déménageurs © Luc Duchamps



Toine Thys Trio © François de Ribaucourt



© Christian Merveille



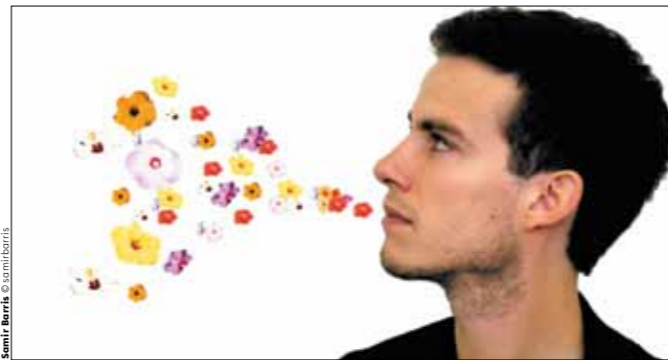
L'HUMOUR, C'EST BON POUR LE MORAL ?

Quand les artistes s'adressent au « jeune public », ils prennent toujours le risque de verser dans une certaine « gagatisation » du discours. Pour Guillaume Ledent, chanteur et principal compositeur du projet *Dérange Ta Chambre*, *il ne faut surtout pas pendre les enfants pour des idiots ! Cela étant, on a récemment reçu une lettre de refus de la vitrine Chanson et Musique à l'école à cause d'un titre intitulé Deux fois par mois. Ça parle de nourriture et de collation. En gros, dans la chanson, je dis que si on mange correctement ses choux de Bruxelles, ses brocolis et cinq fruits par jour, on a bien droit à un petit bonbon le dimanche midi. On m'a rétorqué que c'était une incitation au non-respect des valeurs nutritives inculquées dans les écoles primaires... Cette remarque me laisse perplexe. À l'origine, l'envie, c'est d'ouvrir le débat, d'expliquer des choses aux enfants en utilisant une dose d'humour et d'autodérision. Le paradoxe, c'est que ce titre a été commandé par une institutrice maternelle de la région de Tournai. Elle voulait quelque chose d'ouvert d'esprit, pas une chanson moralisatrice. Elle souhaitait évoquer librement les problèmes d'alimentation avec les enfants. Quand on leur explique, ils sont capables de faire la part des choses. Ce ne sont pas des abrutis : ils comprennent bien le sens d'une chanson. D'autant qu'avant de la jouer, on met toujours le sujet en contexte. Cette mésaventure vaut ce qu'elle vaut. Elle témoigne néanmoins d'une certaine frilosité et met en lumière la sensibilité de certains thèmes dans le milieu pédagogique où humour et second degré entrent parfois en collision avec des questions éthiques. **N.A.***

JEUNE PUBLIC, DOMAINE MULTIPLE

Quand on évoque l'apprentissage de toutes les musiques, difficile de passer à côté du travail accompli sur notre territoire par les Jeunesses Musicales. En marge du monde du spectacle et de ses logiques mercantiles, l'institution propose en effet aux jeunes issus de tous les milieux des activités de sensibilisation et d'initiation à la musique et ce, depuis près de 75 ans. Ces initiatives s'inscrivent prioritairement en milieu scolaire, mais aussi dans le domaine socioculturel. Aux Jeunesses musicales, la case « jeune public » n'est absolument pas liée à un style de musique en particulier. On associe à tort ce domaine à la seule chanson, rappelle Thérèse Preutens, la directrice du centre régional bruxellois. Dans le cadre de nos activités, on présente des concerts dans tous les genres. L'essentiel, c'est de les mettre à la portée des enfants. La musique classique relève notamment du domaine « jeune public ». Le contenu du répertoire est identique à celui présenté aux adultes. La seule différence réside dans la façon d'expliquer les choses. Le spectacle doit être « mieux emballé ». On doit favoriser les interactions entre les musiciens et les petits. Ça se veut plus ludique.

À côté de la chanson et de la musique classique, les huit centres régionaux des Jeunesses Musicales développent des activités « jeune public » dans des domaines aussi variés que le jazz, le rock, le hip-hop, la musique contemporaine, traditionnelle ou folklorique. Ce sont toujours des projets avec une portée musicale, pédagogique et sociale, précise Thérèse Preutens. On assiste donc aujourd'hui aux prémices d'un véritable décloisonnement des genres (cf. page 23, *Quand le classique et le jazz emboîtent le pas*) associés à l'étiquette « jeune public ». Un mouvement qui devrait encore s'accroître au fil du temps.



Samir Baris © samirbaris



APERÇU Pointculture Le médiateur

Àvec l'avènement de l'ère numérique, les activités de La Médiathèque se sont ébranlées. Supplantée par les logiques du téléchargement, la mise à disposition des disques commencent sérieusement à tourner en rond. À Bruxelles, le centre de prêt du Passage 44 voyait ainsi sa fréquentation s'effriter de jour en jour. Et puis, un beau matin, tout s'est arrêté, pour mieux recommencer dans un nouveau lieu et sous un autre nom. Arrimé sur un coin de la rue Royale, le PointCulture Bruxelles répond d'abord à une ligne de conduite entièrement revue et corrigée, allongée et démultipliée sur la carte des pratiques culturelles. Notre « core business » reste aujourd'hui encore la musique et le cinéma, souligne Jean-Grégoire Muller, responsable du PointCulture bruxellois. Ce sont des domaines que l'on maîtrise parfaitement grâce à l'expérience acquise au cours du temps. Mais, assez rapidement, on doit assurer une transition et s'ouvrir à de nouveaux domaines.

Concrètement, cela implique une vie organisée à l'écart des collections. Le lieu devient ainsi un point d'information sur l'offre culturelle et participe à sa promotion et sa diffusion. Cette meilleure visibilité de la culture passe notamment par un agencement tridimensionnel des lieux. Au premier étage, l'« Espace Découverte » héberge les collections tradi-

tionnellement mises à disposition des visiteurs. On trouve ensuite le « Plateau Médias », une surface pensée pour les autres. Équipée de micros et caméras, elle donne l'opportunité aux associations extérieures d'enregistrer des capsules vidéo et autres extraits sonores à diffuser sur les ondes et réseaux sociaux. Au cœur du nouvel espace, on trouve enfin l'« Agora » : un point de rencontre entre la culture et son public. Cet endroit nous permet de collaborer avec des opérateurs spécialisés dans un domaine d'action particulier. Il peut s'agir de théâtre, de littérature, de musique ou de cinéma. Ça peut prendre la forme d'une exposition, d'un atelier, d'un concert, d'une performance ou d'une installation. Tout est envisageable. Dès novembre, PointCulture se fait ainsi l'écrin de l'expo Bruxelles je t'aime !, une manifestation organisée sous la forme d'un concours où chacun est libre de proposer des projets artistiques qui soulignent un attachement à la ville de Bruxelles.

Emmené par son nouveau Directeur Général, Tony De Vuyst, PointCulture s'invente une fonction hybride : à la fois vitrine sur les arts et relais entre le public et les différents opérateurs de notre paysage culturel. Reste maintenant à pérenniser ces missions et à créer de nouvelles habitudes de fréquentation dans le chef du public.

Après Liège, la Médiathèque de Bruxelles fait peau neuve et se réinvente en PointCulture. Nouveau lieu, nouvelles missions, l'institution entame sa révolution et se projette dans le futur : un monde global où la vision pluridisciplinaire et les nouvelles technologies s'imposent en référence.

NICOLAS ALSTEEN

QUAND LE POINTCULTURE SE MET EN QUATRE

Ce n'est pas qu'un changement de nom. De la Médiathèque du Passage 44 au PointCulture de la rue Royale, on assiste à la concrétisation d'une grande remise en question. Jean-Grégoire Muller, le responsable de PointCulture Bruxelles, pointe pour nous quatre nouvelles réalités découlant de ce déménagement :

1. C'est d'abord un nouveau lieu multifonctionnel qui offre d'autres opportunités au public et aux opérateurs du secteur culturel.
2. En devenant PointCulture, on élargit nos missions et on étend notre domaine d'intervention à tous les disciplines artistiques.
3. On établit une autre relation avec le public. Nous ne sommes plus seulement les gardiens d'une collection de CD's et de DVD's. Avant, on conseillait aux gens d'emprunter tels ou tels supports enregistrés. C'était une relation passive. Désormais, on travaille sur des interactions et un échange permanent avec le public. C'est une relation participative.
4. On sort d'une certaine autarcie. Par le passé, on avait tendance à fonctionner en vase clos. Aujourd'hui, on envisage toutes les synergies et collaborations possibles.

LE · COM

Alors on twitte

Communiquer façon Stromae



Vous avez remarqué ? On n'a jamais autant parlé de stratégie de com' que cette année, avec les retours au premier plan de David Bowie, Daft Punk, Boards Of Canada et autres Arcade Fire. Chez nous, dans le domaine, c'est Stromae qui tire le mieux son épingle du jeu médiatique.

DIDIER STIERS

Petit rappel à l'attention des distraits : tout a commencé il y a quelques mois par une scène filmée à la va-vite avec un Smartphone et balancée sur les réseaux sociaux. À l'image : Stromae, apparemment en état d'ébriété, titubant à un arrêt de tram en plein Bruxelles. Mais on l'apprend un peu plus tard, il s'agit en fait du teaser d'un clip illustrant *Formidable*, extrait de son deuxième album alors encore à venir. En d'autres termes, un coup de pub magistralement orchestré.

Aux Inrocks, l'intéressé explique : J'ai eu l'idée de ce clip au moment de l'enregistrement, je me suis souvenu d'une scène, je marchais un jour dans les rues de Bruxelles et je me suis fait interpellé par un sans-abri qui m'a dit en gros ce qu'on entend dans la chanson : Tu te crois beau ? Je n'ai jamais oublié ça et j'ai voulu le mettre en scène. C'était risqué, j'ai posé beaucoup de questions autour de moi, certaines personnes étaient vraiment contre, mais au final les gens trouvaient ça plus noble que nul.

À la date du 10 octobre, le clip en question a été visionné 32.554.140 fois. Un « coup », donc, mais un « coup » parmi d'autres pour cet expert de la chose. Qui ne se soustrait pas pour autant à la promo à l'ancienne. Lisez : les dédicaces dans les Fnac, les « meet & greet » et tout le toutime. Aux Inrocks toujours, il explique à propos d'une séance à Lille qui a dégénéré en joli mouvement de foule : *Mais on ne va pas jouer les innocents, on l'a un peu cherché en faisant de la promo partout sur les réseaux sociaux.*

Stromae n'est pas le seul à « faire de la promo partout sur les réseaux sociaux ». Il n'y a pourtant pas lieu de le confondre avec les marchand(e)s de vent dans du vide (Kim Kardashian, Nabilla & co) qui ont fait de la surexposition médiatique une occupation à plein temps. Certes, la surexposition paie, au sens propre du terme, comme le relève pour Forbes Gerry Philpott, directeur de l'institut E-Poll : les « stars » de la télé-réalité intéressent de plus en plus de marques.

Depuis ses « leçons », le Bruxellois a pris le pli de tirer le meilleur parti des réseaux sociaux. Pas exactement tout seul, cela dit. *Je consulte toujours tout le monde avant de faire un choix*, précise-t-il, évoquant son « entourage ». Un entourage qui compte aussi bien son manager et son directeur artistique que sa famille, un graphiste ou une styliste.

Reste que la stratégie Stromae ne marche pas toujours. Tenez, sur YouTube, par exemple : la vidéo de *Formidable* a coûté deux francs six sous et cartonne, alors que celle de *Tous les mêmes*, tournée à Venise sur une gondole, *passé plus inaperçue que celle du gars qui m'a filmé en train de manger du taboulé dans ma voiture* (comme il le raconte dans le Mad, le supplément culture du Soir). Au 10 octobre, l'épisode vénitien, malgré une perruque comique et un budget « accessoires » plus conséquent, n'enregistrait toujours « que » 113.143 vues.

Chez cet admirateur de Cesaria Evora, la communication version 2.0 ne remplace pas tout. Elle accélère et amplifie le travail de promotion. Y compris sur le contenu ou le sens de telle ou telle manœuvre. La pseudo caméra cachée de *Formidable* ? Explications, toujours au Mad : *C'est vous voulez de la chair fraîche ? En voilà !*

La bonne vieille firme de disques (ici, Universal) a aussi encore son mot à dire. Que ce soit en soutenant la sortie très proche dans

le temps des singles *Formidable* et *Papaoutai*. Ou en restant l'incorruptible interlocuteur pour les demandes d'interviews à destination des médias classiques. Presse écrite quotidienne ou périodique, radios et télévisuelles publient et diffusent aujourd'hui encore « du Stromae » en quantité. En Belgique, on en est pour l'heure au stade du décryptage, plus ou moins dans le détail, de ce que d'aucuns appellent déjà un « phénomène ». Si son génie (ou pas) d'artiste commence à susciter le débat, sa stratégie de communication, elle, reste unanimement reconnue.

La France ? Elle n'est pas en reste. Stromae, qui s'affiche en grand dans le hall de la Gare du Nord à Paris, est en « couve » des Inrocks qui délèguent leurs fines plumes à Bruxelles pour un reportage sur le making-of du disque. Il passe chez Frédéric Taddeï, dans *Ce soir (ou jamais)*, où il réédite le coup de la pseudo ébriété, se retrouve dans les pages de Libé et du Monde, au 20h de France 2 et se voit gratifié d'une standing ovation à *Vivement Dimanche !* Le Nouvel Observateur se fend d'un encart intitulé *Le génie des Belges* et fait de ce prince des dancefloors néoréaliste et grave à la fois le sujet central de son chapitre « variétés ». Dans l'Hexagone, on en est plutôt encore au stade des présentations et, à cet égard, le Net constitue le principal réservoir d'infos. Jusqu'ici, seule Natasha Polony dans *On n'est pas couché* a souligné sa « pathologie de la maîtrise ». En clair : *Apparemment, vous maîtrisez très bien ça, cet art de faire du teasing, de faire parler. Mais : Ce qui a pu magacer à un moment dans cette façon de vendre votre personnage, votre univers, ça cache au contraire tout ce qui fait l'intérêt de votre travail.*

Paul « Stromae » Van Haver remercie poliment au moindre compliment. Et précise à chaque occasion que malgré tout, il *ne sait quand même pas où il va vraiment*. Avec quels outils il y va, ça, par contre, on sait ! De même qu'on le sait doué pour quelque peu les utiliser à sa sauce. Celle d'un gars qui a quand même lu *Les règles d'or de la zététique. Un livre scientifique que l'on peut appliquer à la vie quotidienne. Il permet, notamment, de s'affranchir du prêt-à-penser.*

LA TECHNIQUE STROMAE VUE PAR FRANCESCO RANDISI

Que pense-t-on de la technique Stromae chez ces autres grands communicants que sont les politiques ? Réponse de Francesco Randisi, attaché à la cellule com' d'un cabinet de la région bruxelloise.

Que vous inspire la stratégie de communication de Stromae ?

Il suffit de regarder les chiffres pour mesurer la réussite de cette stratégie à la fois brillante et efficace. Stromae est parvenu à mettre sur pied une stratégie de communication transmédia remarquablement aboutie, comme jamais auparavant dans la chanson française. Presse, TV, radios et réseaux sociaux sont réunis pour imposer une présence originale dans le paysage médiatique belge et français. Ceci dit, ce n'est pas particulièrement original dans la mesure où ces stratégies sont déjà mises en place par d'autres artistes internationaux avec le même succès (Lady Gaga, Miley Cyrus...).

S'il devait exister un risque d'« overdose », serait-il le même que pour un homme politique en campagne électorale ?

Pas sûr. Il y a une grande différence entre Stromae et un homme politique en campagne. Certes, la communication politique utilise également des stratégies analogues où l'on cherche à croiser les différents médias, mais dans le cas présent, la comparaison serait plus judicieuse avec ce qui est développé par les grandes marques. Sans aller jusqu'à comparer Stromae à un produit, il est devenu une marque forte. Identité visuelle forte et identifiable, diversification des produits, storytelling élaboré : ces éléments constituent la base d'une marque qui reste dans les esprits comme Coca ou Ikea. Que l'on aime ou non leurs produits, ces marques restent reconnues par le plus grand nombre au premier coup d'œil et appartiennent à notre imaginaire collectif.

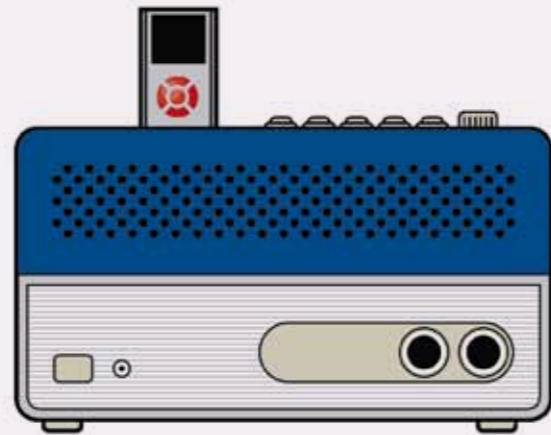
DÉCRYPTAGE

TES MP3 NE SONT PAS TES MP3

Il y a un peu plus d'un an, Bruce Willis a, malgré lui, fait le buzz au niveau mondial : la rumeur voulait que l'acteur américain était prêt à attaquer Apple en justice, après avoir réalisé qu'il ne pourrait pas léguer à ses filles les fichiers achetés sur iTunes. Après 24h, l'actuelle femme de "John McClane" a démenti cette information. La question, elle, est restée posée. Quid de nos MP3 achetés légalement sur iTunes ou sur toute autre plateforme ?

On dirait que ce hoax était bien un signal d'alerte. Le nom de Bruce Willis ayant servi de loupe à une problématique bien réelle.

MATEUSZ KUKULKA



Si on se plonge dans les conditions d'utilisation d'iTunes - vous savez, cette brique que personne ne lit (ou presque) et qui change plusieurs fois par an -, l'on peut se rendre compte qu'il n'y a rien de prévu pour la cession, le legs ou le don de ses MP3. Que du contraire. En fait, selon les conditions générales de la plateforme d'Apple, en téléchargeant un fichier (musical ou non), on accepte en effet que les produits iTunes ne sont concédés que sous forme de licence. En gros, vous n'êtes pas à proprement parler propriétaire des vos MP3.

Jusqu'à présent, cela ne pose pas trop de problèmes car iTunes n'a encore que 10 ans et bien peu de personnes doivent avoir pensé à léguer leur bibliothèque et avoir décidé entre temps. Si pour le legs, on devrait encore avoir le temps, d'autres problèmes sont déjà apparus, à cause de ces fameuses conditions générales. Il est arrivé que des morceaux légalement achetés aient disparu des ordinateurs : suite à un procès perdu ou à un accord passé avec des ayants droit, Apple a simplement décidé de supprimer le ou les morceaux du litige. Sans prévenir personne.

On a clairement changé de paradigme : avant quand vous achetiez un disque, vous pouviez le ranger chez vous, le donner à quelqu'un ou le revendre. Il disparaissait parce que vous le prêtiez à un ami qui ne vous le rendait jamais, parce que votre enfant avait marché dessus... Maintenant, celui qui vous l'a vendu peut décider de le reprendre. Parce qu'en fait, il ne vous l'a pas vendu mais il vous a cédé une licence.

Évidemment, on peut toujours - et c'est conseillé - sauvegarder ses MP3 sur un disque dur. On peut aussi envisager de donner ses codes et mots de passe à ses héritiers et/ou amis. Car vous ne pouvez, évidemment, pas non plus prêter vos contenus numériques. Et ce n'est pas que le fait d'Apple. Quand on se plonge chez la majeure partie des grands acteurs d'Inter-

net, on se rend compte que la plupart de leurs conditions d'utilisation sont similaires. Chez Google, par exemple, vous ne pouvez pas vendre, louer, redistribuer, diffuser, transmettre, communiquer, modifier, concéder ou céder tout contenu. Ou encore à la Fnac, tout échange, revente ou louage à un tiers des contenus numériques est strictement interdit et sera considéré comme une violation du droit d'auteur passible de poursuites pénales.

Une fois tout cela digéré, il faut se tourner vers ce que fait la Justice. Enfin, les Justices. Celle des États-Unis et celle de l'Union européenne. Surtout quand on sait que copyright et droit d'auteur ne sont pas du tout envisagés de la même manière de part et d'autre de l'Atlantique.

Au printemps dernier, un tribunal américain a jugé, à la demande de Capital Records (une filiale de Vivendi), qu'il était illégal de proposer un service comme ReDigi, qui propose aux internautes de revendre les fichiers MP3 qu'ils ont achetés. Le juge a estimé que la doctrine de l'épuisement des droits, qui veut que les auteurs, éditeurs et producteurs perdent leur droit exclusif de vendre une oeuvre après la première vente, ne s'appliquait pas sur Internet aux ventes de biens dématérialisés.

Le juge a estimé qu'il n'y a pas épuisement des droits puisque ça n'est pas la même copie qui est revendue et qui passe d'une main à l'autre, mais une copie d'une copie. Or dès lors qu'il y a reproduction, le droit exclusif de reproduction s'applique au bénéfice des ayants droit.

Le jugement du tribunal fédéral américain n'interdit pas cependant tout mécanisme de revente ; il impose « simplement » que l'ayant droit ait donné son accord préalable, ce qui lui permettra en pratique de réclamer une partie du prix de revente. Une sorte de droit de suite appliqué aux biens culturels numériques, alors qu'il concernait jusqu'à présent les seules oeuvres d'art graphique ou plastique.

En Europe, fort heureusement, la Cour de Justice de l'Union Européenne (CJUE) a jugé qu'il était interdit à un ayant droit de s'opposer à la revente d'un logiciel téléchargeable. Lorsqu'un logiciel a été vendu, y compris par téléchargement, son acquéreur est libre de le revendre. Une décision qui devrait s'appliquer à tous types de contenus, au moins en théorie.

Lorsque le titulaire du droit d'auteur met à la disposition de son client une copie - qu'elle soit matérielle ou immatérielle - et conclut en même temps, contre paiement d'un prix, un contrat de licence accordant au client le droit d'utiliser cette copie pour une durée illimitée, ce titulaire vend cette copie au client et épuise ainsi son droit exclusif de distribution, résumant, les services de la CJUE. En effet, une telle transaction implique le transfert du droit de propriété de cette copie. Dès lors, même si le contrat de licence interdit une cession ultérieure, le titulaire du droit ne peut plus s'opposer à la revente de cette copie.

Nous sommes donc en Europe en porte-à-faux complet avec les États-Unis. Les clauses de non-cession des gros acteurs US que son Apple et Amazon seraient donc abusives en Belgique et partout en Europe. Mais cela ne devrait pas durer longtemps, il semble que les deux plateformes planchent toutes les deux sur des services qui permettraient aux internautes de revendre les droits d'utilisation de leurs contenus numériques.

Évidemment, tout cela ne s'applique principalement qu'aux gros acteurs du Web. Il existe une multitude de plateformes indépendantes où l'on peut trouver des MP3 qui, une fois achetés ou téléchargés sous licence libre, vous appartiennent. Malheureusement, - ou heureusement, c'est selon -, vous ne trouverez que des morceaux de label indépendants ou de groupes peu voir pas connus. S'il existe quelques exceptions, vous aurez peu de chance de trouver le dernier morceau de The National sur ces plateformes.

IN SITU...

Les ateliers Claus

La maison du bonheur



Après les déboires et les déménagements provisoires, Les ateliers Claus retrouvent la maison des premiers amours. Située à Bruxelles, en plein cœur de Saint-Gilles, la bâtisse s'est métamorphosée pour reprendre sa place. Au sommet des musiques alternatives et de la culture indépendante.

NICOLAS ALSTEEN

Quand on se ballade sur le trottoir de la rue Crickx, l'expression «sauver les meubles» prend tout son sens. Des armoires, buffets, commodes et autres coffres à jouets ont longuement transité par le numéro 15 de cette ruelle en pente douce. Avant d'être ma maison, ce bâtiment était un dépôt de meubles, se souvient Frans Claus, le propriétaire des lieux. L'immeuble n'avait jamais été habité. Il n'y avait même pas d'escaliers, juste un monte-charge. Au début des années 1990, quand il quitte Gand, Frans Claus cherche d'abord un atelier, un endroit où poursuivre ses activités de menuiserie et de décoration. Espace domestique, lieu de travail, la maison va progressivement passer du privé au public en ouvrant son salon à des artistes locaux. À partir de là, les gens ont commencé à parler des ateliers Claus. Le nom est resté, explique l'homme par qui tout est arrivé. Concerts et autres performances artistiques s'intensifient. En mai 2006, Les ateliers Claus entrent officiellement dans le circuit en prenant la forme d'une structure professionnelle. De petits événements en grands souvenirs, la vie culturelle s'organise au cœur du quartier. On faisait sans doute un peu de bruit, mais on communiquait toutes nos soirées aux voisins, en essayant de les sensibiliser à nos activités. Cette méthode a fonctionné pendant plus de quatre ans. En juin 2010, Frans Claus reçoit un coup de téléphone des pompiers. Il n'y a pas le feu, mais le torchon brûle : un riverain a déposé une plainte pour tapage nocturne. Il a suffi qu'une seule personne se manifeste pour bloquer tout le projet. Dans la foulée, les défauts et manquements du bâtiment sont mis en lumière par les autorités. Quand les pompiers nous sont tombés dessus, on s'est interrogé sur notre avenir. Devait-on conserver la maison ? On a envisagé la possibilité d'utiliser des lieux temporaires et d'organiser nos activités en fonction du contexte. Mais, à long terme, c'était une option précaire. Les ateliers Claus, c'est d'abord un projet de quartier. On a donc choisi de rester ici, en attaquant le problème à la racine.

LA MÉTAMORPHOSE

Frans Claus décide alors de se lancer dans des travaux de rénovation. C'est l'urbaniste Stéphane Damsin qui s'attaque aux plans de l'édifice. Responsable du projet «Jonction» - vaste chantier visant à reconnecter les espaces compris entre la gare du Nord à celle du Midi -, l'architecte n'est pas indifférent aux problèmes rencontrés par Les ateliers Claus. Il vit dans le quartier et a toujours été sensible à nos idées, explique le propriétaire. Le point essentiel, c'était l'insonorisation des lieux. Pour le reste, on a conservé la structure originelle du bâtiment. On travaille toujours sur deux étages. J'occupe une partie de la maison. À côté, on a construit deux scènes, un studio d'enregistrement et des chambres pour héberger des artistes en résidence ou les groupes qui se produisent chez nous. L'espace a été pensé pour accueillir des événements intimistes. L'important, c'était de créer un lieu qui ne laisse pas les gens indifférents. Pour moi, un bon concert ne dépend pas seulement de l'artiste ou du groupe qui se produit sur scène. L'endroit doit participer à faire vivre la musique. Il doit y avoir de la magie dans l'air. Loin des phénomènes surnaturels et des tours de passe-passe, ces travaux de rénovation n'échappent pas au nerf de la guerre. Entièrement financé par Frans Claus, le chantier est aujourd'hui terminé, mais il faut vraiment que nous puissions obtenir des subsides et des aides structurelles. Sans ça, les choses vont se compliquer. Centre névralgique d'une culture indépendante à Bruxelles, Les ateliers Claus sont désormais en harmonie avec les normes légales. On touche ici un thème crucial : «Comment se professionnaliser tout en conservant son indépendance et sa liberté d'action?». Frans Claus pose la question et y répond. On doit veiller à ne pas se transformer en une structure comme les autres. On ne veut pas devenir ce qu'on a toujours voulu éviter. L'enjeu est là : se conformer à la légalité et sauvegarder son originalité. Pour contrer la normalité, on s'organise : on ne ferme jamais la porte à l'aventure. Bienvenue à la maison.



LABEL MAISON

Rénovés, Les Ateliers Claus hébergent désormais un véritable studio d'enregistrement. Accessible à tous les professionnels, ce nouveau local est surtout une formidable rampe de lancement pour les activités du label Les albums Claus. Pour l'instant, la structure compte seulement trois publications à son actif. D'abord, il y a le 'Triple Deck' de Kapotski, trio gantois spécialisé dans l'art sonore. Les gars ont composé trois partitions. Pour écouter le résultat de leurs efforts, il faut trois platines pour lire les vinyles simultanément. Cette création inédite est sortie en version limitée (50 exemplaires). Ce sont des pièces uniques : chaque pièce est illustrée par un artiste différent. Tout est fait à la main. La deuxième sortie du label, une cafetière italienne : le Coffee Randomizer de Peter Keene. Elle est incrustée d'oscillateurs sonores. On peut la brancher à un ampli comme une guitare électrique. Notre troisième sortie est une œuvre intitulée 3rd Generation AR. Elle est signée Peter Fengler. Il travaille les matières sur vinyle. Pour notre label, il a créé une composition sur flexidisc, un format un peu culte et plutôt rare. Avec le studio d'enregistrement, on va intensifier les sorties de disques sur supports traditionnels.

www.lesateliersclaus.com

FWB



Jean Mikili
Un homme blanc
Matamore/Humpty Dumpty

En plein automne, Jean Mikili laisse *Un homme blanc* s'élever sur les traces d'une chanson française ensoleillée, bercée par des jeux de mots rocamboliques et une guitare polyphonique qui s'agite entre l'Afrique et l'Occident. Emballé sous un titre au teint pâle, ce premier album est en réalité une véritable explosion de couleurs. La basse danse le quassa-quassa, les percussions vibrent au rythme de la rumba. En onze titres, Jean Mikili souffle le chaud et repousse le froid. Appuyées par une trompette super chouette et des chœurs gonflés à bloc, les chansons sautillent sur des mélodies festives et donnent envie d'organiser une bamboula avec Mathieu Boogaerts et Papa Wemba. Avec ce disque, Jean Mikili provoque une fameuse soukou sismique sur les terres du plat pays. Le Royaume tremble, le peuple danse. Avec le sourire et toujours en cadence. **N.A.**



Little Collin
When The Heart Meets The Soul
Enikao Music

Producteur et frangin de la chanteuse Milla Brune, Little Collin

tente lui aussi l'aventure solo. En guise d'intro à son univers, l'artiste publie *When The Heart Meets The Soul*, un premier E.P enregistré à New York en compagnie de musiciens experts, déjà aperçus en studio aux côtés d'Alicia Keys ou Rihanna. Séducteur, Little Collin use de ses charmes et emballe six morceaux épris de jazz, de R'n'B et de soul. Sous les cuivres et les arrangements sophistiqués, on devine un amour immense, une passion intense pour quelques figures incontournables de la musique afro-américaine (de Marvin Gaye à Stevie Wonder). Ébauché avec soin, figolé avec précision par l'éminent Tom Coyne (Miguel, Macklemore, Adele), ce disque impose un indéfinissable savoir-faire mélodique et une collection de chansons qui devraient aisément percer les mystères du succès radiophonique. **N.A.**



Racine Congo
Racine Congo
Wafwafel

Loin de la *Racine Carrée* de Stromae, Racine Congo arpente les chemins d'une chanson française parfumée d'effluves jamaïcaines. Fruit de deux longues années de travail, ce premier album éponyme glisse tel un équilibriste sur un fil tendu entre inspirations reggae et textes finement ciselés. Les huit morceaux de *Racine Congo* se jouent dans les détails. Violoncelle, lignes de basse, guitare acoustique, claquements de doigts, accordéon ou mélodica donnent le ton d'un disque enregistré entre



Big Noise New Orleans Function

IGLOO

Tout a commencé à La Nouvelle Orléans. Lieu de convergence de différentes communautés et de télescopage de courants parfois contradictoires, c'est dans cette ville si particulière qu'un autre monde sonore a vu le jour dans les années 1910-1920. Formé de musiciens d'horizons différents, c'est toute la musique de cette époque que Big Noise revisite à sa façon :

un théâtre bruxellois, une gîte ardennais et une maison abandonnée dans la province du Hainaut. Mixé par Rudy Coclet (Arno, An Pierlé, Sharko), cet album chanté dans la langue de Julien Clerc (période mai 1968) démontre avec justesse et délicatesse qu'on peut faire bien mieux que Pierpoljak sous influences rasta. **N.A.**



Chickfight
Acrobats
Anorak Supersport

Actif depuis 2008, Chickfight promène ses décharges emocore et envies hardcore sur une planche de skate. En plein kickflip, le groupe liégeois saute de la Suède (Millencolin) au Canada (Sum 41) et se permet même un ollie sur les côtes de la Californie (Pennywise). Enregistré au Brighton

Electric Studio sous la houlette du producteur anglais Jag Jago (The Maccabees, Mastodon), ce premier album met son génie au service de l'énergie et abandonne quelques mélodies hypersensibles sur l'autel de la sauvagerie. **N.A.**



Mathias Bressan
Entre Terre et Mer
Autoproduction

Chanteur à la langue bien pendue, Mathias Bressan s'est lié d'amitié avec des musiciens québécois. Enregistré en leur compagnie dans une petite bourgade canadienne baptisée Entralacs, son premier album navigue sous le titre d'*Entre Terre et Mer*. Avec des textes au spleen lancinant et une musique allant clopin-clopant du cabaret au boui-boui du rock alternatif, le disque dévoile un univers atypique,

de Louis Armstrong à Bix Beiderbecke, en passant par Baby Dodds ou Jelly Roll Morton. Au chant et au cornet, Raphaël D'Agostino porte en lui toute la tradition des fanfares, le bassiste Max Malkomes est lui un passionné des fondements du blues, quant au batteur Laurent Vigneron, il a grandi dans cette musique et apporte au son du groupe son incroyable swing. Depuis 2011, le trio a été rejoint par le très éclectique Johan Dupont au piano. Après la sortie d'un premier album, le quartet continue son exploration du répertoire avec *New Orleans Function*. *Nous nous sommes ici intéressés au répertoire de Louis Armstrong, celui des années 20 et 30 quand il avait trente ans, explique Raphaël d'Agostino. Mais cette fois-ci, nous y avons ajouté des morceaux à caractère carnavalesque issus du folklore du Mardi Gras indien, très important à La Nouvelle Orléans. C'est donc à une grande plongée musicale aux racines du jazz, du blues, du gospel et du swing que nous convie Big Noise. Une belle fusion entre des musiciens aux influences multiples et ce répertoire extrêmement riche et injustement délaissé. B.B.*

déambulant à contre-courant des scies radiophoniques. Entre ironie et poésie, Mathias Bressan pèse ses mots, marque son dédain pour l'humain (*Le Misanthrope*), dresse une esquisse noire-jaune-rouge (*Un Mot de Belgique*) et tourne la page d'un amour manqué (*Tu Manques*). Dans tous les cas, ses chansons brillent d'une saine schizophrénie. Rien de grave, docteur ? Que du contraire. **N.A.**



Mathilde Renault
Deviils on the road
???

Après *Cameleon Boat* sorti en 2011, Mathilde Renault reprend la route et son piano pour *Deviils on the road*, un mini-album de cinq titres. Accompagnée de Jacques Pili à la basse, Daniel Duchateau à la batterie et Annemie Osborne

au violoncelle, la jeune chanteuse s'affirme encore davantage, à la voix, au piano et aux chœurs, à travers une pop/folk lumineuse, teintée de jazz ou de musique du monde. Des chansons intimes, tout en clair obscur, remplies de folie douce et de magie, dans la lignée de Regina Spektor ou d'Agnès Obel. **B.B.**



Greg Lamy Quartet
Meeting
Igloo

Si le nouvel album de Greg Lamy s'appelle *Meeting*, ce n'est pas un hasard. Né à La Nouvelle Orléans, le guitariste vit aujourd'hui entre Luxembourg et Paris. Son quartet, il l'a formé en 2007 avec le saxophoniste Johannes Müller, le batteur Jean-Marc Robin et le contrebassiste Gautier Laurent et a depuis foulé la scène de nombreux clubs et festivals jazz en

Europe. Après la sortie de *See you* en 2009, la formation transfrontalière nous revient avec onze compositions originales et autant de climats mélodiques. En bonus, une reprise du *Summer-time* de Gerschwin, et le plaisir intact de se retrouver pour jouer. **B.B.**



MuZiek de Singe
Fermé le lundi
Mogno

Initié par Gilles Kremer et Maxime Tirtiaux, MuZiek de Singe est un projet qui rassemble cinq jeunes musiciens qui s'appliquent à composer une musique créative, sorte de swing zinneke, coloré et festif. L'influence du jazz manouche cher aux deux guitaristes à leurs débuts, cède progressivement la place à des inspirations musicales éclectiques puisant dans le jazz, les rythmes maliens, le rock et les musiques traditionnelles d'Europe de l'Est. *Fermé le lundi* prend la forme d'une narration musicale originale, ponctuée d'ambiances intimistes ou déjantées, qui s'apprécie pleinement en live. **B.B.**



Alex Beaurain Quintet
Sentiments d'un clown
Mogno

Formé en 2011, le quintet d'Alex Beaurain, le guitariste français installé à Bruxelles, a su trouver une véritable identité sonore. Une rythmique imparable,

assurée par Toon Van Dionant à la batterie et Olivier Stalon à la basse, semble apporter aux mélodistes Erik Bogaerts au saxophone, Eve Beuvs au piano et Alex Beaurain à la guitare, une vraie liberté dans l'interprétation. Résolument modernes, les compositions toutes personnelles d'Alex Beaurain se dévoilent tout au long de ce premier album, tantôt sensibles (*Bonjour à Neptune, Histoire d'images*) tantôt énergiques (*La râpe et le clou, Un nom pour chaque chose*), mais toujours inventives. **B.B.**



Camille Saint-Saëns
Œuvres complètes pour violon et orchestre, violoncelle et orchestre
Solistes de la Chapelle Musicale Reine Elisabeth
Orchestre Philharmonique Royal de Liège.
Christian Arming
Zig-Zag Territoires

Cet ambitieux projet d'intégrale de la musique pour violon et orchestre et pour violoncelle et orchestre de Saint-Saëns marque le début d'une nouvelle collaboration entre la Chapelle Musicale Reine Elisabeth et le label Zig-Zag Territoires. Avec l'Orchestre Philharmonique Royal de Liège, sous la direction de Christian Arming, les jeunes violonistes de la classe d'Augustin Dumay et les violoncelles de la classe de Gary Hoffman nous font découvrir - à côté des concertos les plus souvent joués - des œuvres peu connues, comme les premier et deuxième concertos pour violon, ou le deuxième concerto pour violoncelle. **B.B.**



Castles Fiction or Truth ?

PALM READER RECORDS / BLACK BASSET RECORDS

À quelques pas de Charleroi, du côté de Gouy-Lez-Piéton, un groupe de rock jongle avec des pièces de métal et signe *Fiction or Truth ?*, deuxième album aux nerfs à vif et à la guitare tranchante. Enregistré à Salem, repaire américain bien connu pour ses sorcières et ses sortilèges maléfiques, le disque a été confié aux mains expertes de Kurt Ballou, producteur et guitariste de Converge. En mai 2010, quand on travaillait sur notre première démo, on a tapé trois titres sur internet, explique le bassiste Jérôme Considérant. *Kurt Ballou est venu écouter les morceaux et nous a écrit : Vous*



Cloé du Trèfle D'une Nuit à une Autre

COD&S

Imaginé d'arrêts de bus en stations de métro, le précédent album de Cloé du Trèfle reposait sur un livre, des dessins et quelques allers-retours entre chanson française et création radiophonique. Moderne, décomplexé, *Hasards de Trajectoire* laissait entrevoir une démarche et une sensibilité qui s'affirment aujourd'hui sur un disque conçu au-delà de la musique. Livre-objet, *D'une Nuit à une Autre* s'attarde sur la dernière journée d'un personnage sur le départ, prêt à tout quitter pour

avez un son de merde. Mais, si vous voulez venir enregistrer chez moi, j'ai du temps pour vous. *On a accepté l'invitation*. Les dix morceaux de l'album sont ensuite partis de l'autre côté des États-Unis, à Portland, où Brad Boatright (Sleep, Off!) s'est chargé du mastering. Avec son trio d'attaque composé de deux Carolos et d'un Mancunien, Castles ne chipote pas face au but. Le groupe laisse les ailes de pigeon et autres reprises acrobatiques au vestiaire pour se concentrer sur des frappes lourdes et des tirs puissants hérités de quelques figures sacrées (d'Isis aux Melvins en passant par Red Fang). Sur le terrain comme sur la pochette du disque, c'est tendu. Des coups se perdent. Un type se roule par terre. En rage, le portier sort de sa cage et empoigne l'adversaire par le maillot. *On a tous joué au foot par le passé. On ne crache jamais sur un petit match entre nous. Edward, notre chanteur, est un supporter invétéré de Manchester United et moi, j'ai longtemps été gardien de but. Pour la légende, je suis même devenu le plus jeune arbitre belge de l'histoire. J'avais 15 ans.* Au coup de sifflet final, Castles peut lever les bras au ciel : son album marque des points et s'impose comme un des favoris du tour final. **N.A.**

tenter l'aventure ailleurs, quelque part, sous d'autres latitudes. Sur le point de plonger, le héros est envahi par les doutes. Pour se rassurer, il écoute les souvenirs des autres : arrivées, exils et vies déracinées construisent ainsi la narration. *Cette fiction balise ma démarche*, relève Cloé. *C'est un cadre contraignant qui implique d'être créatif, de respecter une trame temporelle et graphique.* Les chansons déambulent ainsi dans la rue, ramassent quelques sons sur le trottoir et s'arrêtent au magasin ou à l'épicerie du coin pour se procurer d'incroyables histoires. *J'ai branché mes micros et j'ai enregistré. Pour moi, la réalité dépasse souvent la fiction. Les voir qu'on entend sur le disque, ce sont celles des gens qui m'ont raconté leur récit, leur besoin de changer de vie, de partir vers un autre pays.* Entre ambiances cinématographiques et techniques de «Field Recording», nos oreilles voyagent au(x) rythme(s) d'une chanson française tout-terrain qui trace sa route sur des sentiers électro-acoustiques ou des idées taillées dans le rock et la musique folk. On entend aussi des mélodies jouées au piano et des symphonies appuyées par l'Orchestre de Chambre du Luxembourg. *C'est sans doute un disque difficile à cataloguer. Mais ça me convient bien parce que j'essaie de faire tomber les clichés qui collent à la chanson française.* Pour le coup, pas de succès. C'est mission accomplie. **N.A.**



Alexandre Tharaud
Autograph
Erato

VUE DE FRANCE

Alexandre Tharaud

La douceur du danger

Après une belle incursion au cinéma dans *Amour* de Michael Haneke, Alexandre Tharaud poursuit sa carrière atypique, jalonnée de superbes enregistrements qui constituent le cœur de la relation à son public. Rencontre au lendemain de son concert à Flagey dans le cadre du KlaraFestival autour de la sortie d'*Autograph*, un nouvel album en forme d'autoportrait.

BENJAMIN BROOKE

Vous cultivez un goût pour l'éclectisme avec des projets mêlant la chanson, le théâtre ou la danse. C'est comme une respiration ?

Alexandre Tharaud : Mon grand-père était violoniste classique, mais jouait aussi dans les bals populaires ou pour accompagner des films muets. Mes parents montaient des opérettes qui tournaient dans les théâtres du Nord et dans lesquels je dansais. Je viens de là. Aujourd'hui, on a tendance à oublier que presque tous les compositeurs ont été inspirés par la musique populaire. Schubert par la musique traditionnelle hongroise, Scarlatti par le flamenco... La liste est longue !

Qu'est-ce que cette pratique de la danse vous a apporté dans votre rapport à la scène ?

Le fait d'avoir été sur scène depuis l'âge de quatre ans m'a fait comprendre que c'était là que je me sentais le plus vivant. Bien plus que nulle part ailleurs. La scène reste un saut dans le vide. Une fois les premiers instants passés, on a une sensation d'apesanteur. Et ce malgré la peur, le trac, la pression, le désir qui flanche quelquefois. Malgré ce danger permanent, elle m'aide à vivre.

Au fond, le tournant de votre carrière est venu avec la sortie du disque Rameau en 2001 ?

Oui. Contrairement à la majorité des pianistes, je me suis construit par mes disques. J'ai toujours tenu à cette mise en loge, à ce face à face avec l'œuvre. Pour moi, c'est devenu quelque chose de vital. C'est le cœur du dialogue avec mon public avec lequel un lien très profond s'est tissé.

Cet amour inconditionnel pour un artiste, vous l'avez connu vous aussi, avec Barbara...

C'est vrai, mais j'espère que personne dans mon public ne va aussi loin que ce je faisais pour Barbara. Vivre ses dernières tournées a été une expérience incroyable, les gens pleuraient, s'écroulaient, arrachaient les affiches devant les théâtres... Je devais la rencontrer dans le cadre d'une émission télé mais elle est morte juste avant. Mais je me suis rattrapé depuis en rencontrant beaucoup de ses proches. C'est probablement la meilleure chose qui pouvait m'arriver. Je crois qu'il vaut mieux ne pas rencontrer les gens qu'on admire trop.

Vous pensez chaque album comme une aventure narrative avec un début et une fin...

Dans chaque disque, il y a une dramaturgie. C'est comme une grande arche faite

de multiples pierres. Il faut des surprises, des zones d'ombres. Si on ne garde que les meilleures prises, ça ne marche pas. Il faut savoir laisser la place à des choses moins précises, à de l'entre-deux. C'est une question de mise en perspective. C'est la raison pour laquelle j'arrête de jouer une semaine avant d'enregistrer. Cela me permet d'attiser le désir, de travailler sur la frustration et d'arriver le premier jour de studio avec une envie folle de musique. L'auditeur ne peut que le ressentir à l'écoute.

Parlez-nous de votre nouvel album *Autograph* ?

C'est qu'on a appelé dans les années 60 et 70 un disque de bis. Si on pense à Vladimir Horowitz, Arthur Rubinstein, Lazar Berman ou Aldo Ciccolini, ils en ont tous enregistré. C'est comme un exercice de style, une sorte d'autoportrait avec des œuvres de compositeurs que j'affectionne. Cela balaie trois siècles de musique, de Bach à la musique d'aujourd'hui. Avec certaines pièces que j'ai déjà enregistrées comme les *Sauvages* de Rameau ou les *Sonates* de Scarlatti. Des pièces que j'ai tellement jouées en bis qu'aujourd'hui je les aborde de manière totalement différentes.

www.alexandretharaud.com

VUE DE FLANDRE

Madensuyu

Tout sur ma mère



Madensuyu
Stabat Mater
Suyu Makinesi/Konkurrent

Liturgie bruitiste, grand sacrement profane, la musique de Madensuyu évolue en dehors de toutes chapelles, loin des lieux communs. Guitare, batterie, voix : la formule prescrite par les deux Gantois mise sur la simplicité pour s'affranchir des codes éculés du rock. œuvre organique et viscérale, *Stabat Mater* est un disque aux propriétés métaphysiques, capable de traverser les corps et de percuter l'esprit.

NICOLAS ALSTEEN

Madensuyu, c'est d'abord l'histoire d'un duo. Vous n'avez jamais pensé à travailler avec d'autres musiciens ?

Pieterjan Vervondel : Ça fait plus de vingt ans qu'on travaille juste à deux. Quand on était mômes, on habitait dans le même quartier. On partait chaque matin à l'école ensemble. La mère de Stijn nous embarquait dans sa voiture et, sur le trajet, on écoutait des cassettes sur lesquelles on enregistrerait nos groupes préférés (Pixies, Nirvana, Ministry, Butthole Surfers, etc.). On partage la même paire d'oreilles depuis l'enfance. Un jour, Stijn a acheté une guitare. Pour l'accompagner, je me suis procuré une batterie. On avait 14 ans. On a appris à jouer en autodidacte, juste à force de jouer à deux. Madensuyu, c'est d'abord une relation amicale. Notre musique est le fruit de nos interactions. D'ailleurs, au début, on était incapable de jouer l'un sans l'autre. On avait besoin d'être à deux pour pouvoir faire sonner les instruments. Assez bizarrement, on parle rarement de musique entre nous. On se contente d'en jouer et d'exprimer nos sensations à travers les chansons. Bref, si l'un de nous venait à quitter Madensuyu, l'histoire serait forcément finie.

Votre précédent album (*D is Done*) est sorti depuis près de cinq ans. Vous aviez be-

soin de temps pour échafauder les nouveaux morceaux ?

Stijn De Gezelle : Notre processus créatif est assez spontané. On est plutôt rapide pour composer. Ce n'est pas ça qui nous a pris du temps... Après notre dernière tournée, j'ai eu besoin de m'aérer l'esprit. Avec l'album précédent, on avait décidé de ne rien déléguer. On a géré tous les détails de la vie du groupe. On a porté Madensuyu sur nos seules épaules. C'était vraiment épuisant. Cet épisode nous a permis de comprendre quelque chose d'essentiel : on peut être le meilleur groupe du monde sur scène, sans encadrement, on ne va nulle part. On a fait le tour du monde, joué des concerts dans divers pays et reçu des accueils incroyables. Malgré ça, on s'est rendu compte qu'on ne parvenait pas à faire évoluer le projet. Pour le pousser plus loin, on devait absolument trouver la bonne personne. C'est arrivé un soir à l'AB, en mai 2010. C'est là qu'on a rencontré notre manager.

PJV : La musique est notre bien le plus précieux. On bosse dur pour écrire de bonnes chansons. Avec le temps, on est devenu méfiant et super protectionniste. On ne voulait pas confier notre travail à n'importe qui. Là, on a enfin trouvé un manager de confiance pour nous aider dans notre démarche. C'est l'envie de s'encadrer correctement, de bien préparer, les choses qui a sensiblement retardé la sortie du nouvel album.

Pouvez-vous nous éclairer sur l'origine du titre de l'album, *Stabat Mater* ?

SDG : J'ai toujours eu envie de dédier quelque chose à ma mère. L'intitulé du disque découle de cette volonté. Elle m'a ouvert les yeux et offert de nombreuses opportunités. C'est grâce à elle si je suis devenu «un artiste». On cherchait aussi à imprimer une dimension classique au disque. À l'origine, *Stabat Mater* est un hymne classique sur la relation entre la mère et son fils. Il a fait l'objet de nombreuses interprétations. Ça parle de la vie et de la mort, de la force qui unit une mère à son enfant.

Sur le morceau *Hush Hum*, un enfant de chœur pousse la voix. Par ailleurs, le teaser de votre nouvel album montre un petit garçon hurler le nom de Madensuyu. Gardez-vous un attachement particulier au monde de l'enfance ?

SDG : Des liens se tissent inexorablement. À la base, l'album est dédié à ma mère. Entretemps, ma compagne est tombée enceinte. Elle va devenir maman. C'est le cycle de la vie qui s'accomplit. *Hush Hum* est un récital classique traditionnel transposé dans un album de rock. Confier ce morceau à la voix d'un jeune choriste résulte de l'envie de coller au thème majeur de ce disque : l'amour d'une mère pour son enfant.

Vous jouez quelques dates exclusives pour présenter le nouvel album. En première partie de ces concerts, le public aura l'occasion de découvrir Tugrul Yücesan et Hasan Tirpan, deux musiciens turcs dont le répertoire n'a rien à voir avec celui de Madensuyu. Pourquoi partager l'affiche avec un projet comme celui-là ?

PJV : On cherchait une musique qui avait le feu sacré. Peu importe le style. En 2008, on a eu la chance de jouer en première partie d'Amon Tobin. On adore ce qu'il fait. Pourtant, sur le papier, nos morceaux n'ont aucune affinité avec la musique électronique. On pouvait donc penser que les gens n'allaient pas comprendre. Mais le public a adoré notre concert. Après le spectacle, on a vendu plein de disques. C'était assez inattendu. Pour nous, ça résume bien la fonction d'une première partie : elle doit offrir une expérience, un instant de magie. Avec Madensuyu, on n'est pas là pour pousser tel ou tel groupe. On veut juste présenter une musique atypique qui touchera les gens au-delà des genres. C'est une question d'authenticité.

www.madensuyu.be

L'INTERVIEW INDISCRÈTE

Lefto



En tournée sur les routes du pays, on s'est arrêté quelques minutes chez Lefto, érudit du savoir hip-hop, organisateur de soirées et DJ bruxellois émérite. On en a profité pour farfouiller dans sa caverne d'Ali Baba en toute indiscrétion. L'intéressé nous éclaire sur nos plus belles trouvailles.

DIDIER STIERS



LE TABLEAU JAPONAIS (DANS L'ENTRÉE)



LES PASS CHAMPIONS LEAGUE (DANS LES TOILETTES)



SA PREMIERE TABLE DE MIX (DANS SON STUDIO)

Le gars qui a peint cette toile s'appelle Tokio Aoyama. Il a signé pas mal de pochettes pour des artistes hip-hop, comme Dudley Perkins ou Georgia Anne Muldrow... Tous les artwork/dessins que tu vois dans le catalogue du label Stones Throw sont signés par lui en général. Il habite dans le nord du Japon, et j'avais joué dans le coin à l'époque. On s'est croisé dans une expo qui lui était consacrée. Je lui dis que j'aime vraiment beaucoup son travail, on sympathise... Puis, d'un coup, il me lance: *Tu sais quoi? Envoie-moi un mail où tu me dis tout ce que tu aimes dans la vie, tu verras...* À mon retour, je me suis exécuté. Et il m'a envoyé ça. Comme on peut le voir sur le tableau, les OVNIS et tout ce qui est en rapport avec l'espace me passionnent. J'aime aussi la nature: j'ai été voir les baleines quand j'étais au Canada, j'adore les grandes villes et je suis attaché au côté spirituel des choses... Tokio a retranscrit tout ça dans cette peinture. Ça a été compliqué pour l'avoir. Les gars de la douane disaient qu'il s'agissait d'une œuvre d'art, ils l'ont au moins gardée trois mois.

Je suis à fond dans le foot! D'ailleurs, je trouve ça très bien de voir l'union qui est en train de se faire entre Belges, juste parce que l'équipe nationale joue bien. C'est marrant mais en même temps décevant qu'il faille attendre ça pour s'entendre. Et puis, il y a le Sporting! Je suis né à Anderlecht, à 300m du stade, j'y ai fait toutes mes classes primaires et j'y ai grandi une partie de ma jeunesse. J'y ai joué au foot d'ailleurs, à Anderlecht d'abord, puis au RWDM en équipes de jeunes. J'ai aussi été ramasseur de balles. Ces pass datent de l'époque où j'étais DJ du Stade Constant Vanden Stock. J'avais un jour posé la question, et le gars qui travaillait là - qui m'écoutait déjà sur Studio Brussel - m'a juste dit: *Ben, viens*. Ce sont des places de Champions League, en 2005-2006, la saison où Mourinho est venu avec Chelsea, l'Athletico Bilbao, etc. Je faisais tous les matches, je mettais de la musique avant/après ou pendant la mi-temps. Je connaissais tellement de gens qui allaient au stade tous les week-ends que je recevais des tas de textos envoyés depuis les tribunes. C'était pratiquement uniquement des requests! Je tapais un morceau style TLF, puis du Mobb Deep... C'était drôle.

J'étais à la recherche d'une première vraie table de mix. En cherchant dans les pages jaunes, je suis tombé sur un magasin de seconde main situé Place Saint-Boniface et j'ai appelé pour demander s'il avait des tables de mixage. Le mec me sort qu'il a une PMX2! Pour moi, la PMX2 c'était la meilleure table du moment à l'époque. Les scratcheurs avaient tous la leur, c'était ce qu'on utilisait pour les championnats du monde... Cela n'a pas été facile, j'ai vraiment galéré pour l'acheter et convaincre mon père de me laisser faire. Elle coûtait 6000 francs belges à l'époque, ça allait encore. Et j'avais 15-16ans. Cette table a fortement changé ma technique. Avec elle, je pouvais faire tout ce que j'avais envie de faire. Je m'amuse d'ailleurs encore parfois avec, je me laisse aller à scratcher, même si c'est moins souvent qu'avant. Mais je l'ai utilisée pas mal d'années... Avant celle-là j'avais une Realistic, mais c'était des bêtes boutons où tu faisais clic-clic... Moi j'avais tapé un clou dedans pour pouvoir quand même actionner le truc en passant comme un cross fader. L'absence de clou de la PMX2 a été l'argument qui a convaincu mon père. Elle fonctionne encore très bien en plus, c'est fou...

C'était le...

LE 18 AVRIL 1958

Le premier studio belge de MUSIQUE ÉLECTRONIQUE vient de s'ouvrir à Bruxelles

La musique électronique n'est plus une nouveauté. Sans doute s'en est-on aperçu pour le public qu'un terme assez obscur dans ce milieu comme de tout inventer et comme de ces innovations reboutées récemment introduites dans l'art des sons - musique concrète, musique sérielle - bref de l'avant-garde agressive. J'ai eu assez souvent l'occasion d'expliquer ici de quoi il s'agit et plus récemment pour ce qui y revêtait l'aspect d'un instrument dont on peut se servir aussi bien pour faire de la musique tonale qu'atonale, de la musique légère que de la musique sérieuse, exactement comme il est possible d'obtenir avec un piano un air de valse, de jazz ou une sonate de Beethoven. La musique qui en sort ne s'appelle « électronique » que pour préciser le moyen employé; elle peut être d'un ordre tout à fait conventionnel aussi bien que d'une essence entièrement nouvelle, au gré de celui qui la compose. L'intérêt de l'électronique est justement d'offrir aux musiciens une gamme très étendue de possibilités et des ressources jusque là inconnues grâce auxquelles les conceptions de l'art peuvent être singulièrement enrichies. Mais il ne s'agit pas d'imaginer; et les compositeurs se sont déjà heurtés à des limites, dans les réalisations pratiques, qui, théoriquement, ne

devaient pas exister. Ces limites s'élevaient rien aux possibilités nouvelles suggérées par les moyens électroniques et les rendent au contraire, dans un certain sens, plus accessibles. Les expériences, sans être encore très nombreuses, s'étendent cependant sur une période assez longue - plusieurs années déjà - pour autoriser les convictions les plus favorables quant à l'avenir de cette musique. Le premier concert de la Société des Concerts d'aujourd'hui, donné dans la Rotonde mardi passé, comportait l'exécution de l'œuvre d'un jeune compositeur belge le plus accompli: le Chant des Adalasses de Karlheinz Stockhausen. Cette œuvre a déjà été jouée un très grand nombre de fois en diverses villes d'Europe; à Bruxelles on a pu l'entendre une première fois l'an passé au studio de l'I.N.R., et son enregistrement commercial en a même été réalisé qui ne restait

pendant pas tous les aspects de l'œuvre, la qualité esthétique en étant facilement démentie. A l'Exposition Internationale qui vient de s'ouvrir, le pavillon de la firme Philips propose au public un « Palais de l'Électronique » où le compositeur Edgar Varèse a installé un fond sonore en accord avec les directives de Le Corbusier; nous en parlerons prochainement. Des réalisations de l'électronique ont été faites, et parfois dans un sens très commercial, au cinéma, à la radio, à la télévision. Ce n'est évidemment pas une panacée universelle et personne ne souhaite qu'elle fasse oublier les autres instruments de musique; mais on ne voit pas non plus pourquoi, sans prétexte de respecter Dieu sur quel ordre on se fonde, il faudrait renoncer aux possibilités à peine découvertes du moyen le plus actuel de l'écriture musicale.

Le nombre des studios d'écoute. Ce sont généralement les institutions de radio-diffusion qui en possèdent la majorité; mais, dans un certain nombre de cas, elles ont été créées, mais encore il faut la surveillance d'un ingénieur spécialisé pour l'entretien, les réparations et les éventuelles transformations des appareils selon les exigences des musiciens. En Belgique, notre Institut National de Radiodiffusion, malgré sa bienveillance envers les jeunes et les idées nouvelles, n'a pu jusqu'à présent engager les frais nécessaires pour une production dont l'efficacité est encore incertaine. Mais l'initiative privée vient de mettre notre pays au premier plan de l'avant-garde. Une société nommée Apélic, créée par deux jeunes hommes, n'a pu jusqu'à présent constituer officiellement le 11 mars 1958. Le studio existe en fait depuis le début de l'année et sera officiellement à la réalisation d'un commissaire sonore pour un film sur les industries chimiques qui sera monté à l'Exposition. Le film a été réalisé par Emile Degelin, le commissaire sonore par Henri Poussier qui est le compositeur belge le plus expérimenté en électronique; il a beaucoup travaillé aux studios de Cologne et de Milan et ses réalisations en ce domaine sont parmi les plus intéressantes. Le studio de la Société Apélic n'aurait jamais été possible sans une accumulation de circonstances favorables et la volonté indéfectible d'un jeune amateur de musique: Hervé Thys. Très au courant de l'actualité musicale et familier des jeunes musiciens belges, et dirigeant Hervé Thys fut l'un des premiers adeptes de l'électronique et mit tout en œuvre pour la création d'un studio à Bruxelles. Il trouva en l'ingénieur Liégeois le collaborateur dont il avait besoin; avec lui, il obtint de la firme électronique belge E.R.E. où Liégeois est conseiller technique, la disposition d'un excellent matériel qui peut soutenir la comparaison avec ceux des studios étrangers les plus perfectionnés. M. Liégeois, qui s'est passionné pour cette utilisation de l'électronique, a même entrepris la construction d'éléments nouveaux dont les musiciens espèrent tirer encore d'autres possibilités. Bien que l'électronique soit considérée, en musique, comme un domaine de l'avant-garde, c'est à des fins pratiques que l'un d'abord s'occupa de fonder le studio Apélic. Il sera naturellement ouvert à toutes les expériences musicales; mais sa

CONCERTS DES JOURS A VENIR

"Les Saisons" de Haydn dirigées par Jean Jakus

Pour le dernier Concert Populaire, qui se donnera dans la grande salle du Palais des Beaux-Arts le 23 avril, nous retrouverons Jean Jakus au pupitre de direction. Ce musicien de talent n'est pas seulement le chef des chœurs de la Société Philharmonique et des Jeunes Musiciens de Bruxelles, c'est aussi un chef d'orchestre au métier solide qui sait imposer son sens de l'interprétation. C'est le célèbre Oratorio qu'il dirige dans la version originale, avec toutes les quelques petites coupures traditionnelles sans lesquelles l'œuvre perdrait sa saveur. Les Saisons, Haydn compose Les Saisons dans les dernières années de sa vie: « Je n'écris pas de la musique, dit-il, j'écris la vie ». L'œuvre qui fut jouée pour la première fois chez le prince Schwarzenberg le 24 avril 1801, rencontre aujourd'hui un succès que Les Saisons. Elle devient vite populaire et des éditions d'airs séparés s'en répandent rapidement. Il y a à travers Les Saisons une action continue qui pourrait facilement être mise en scène. C'est pourquoi, nous dit Jean Jakus, il importe que les trois solistes soient non seulement de bons chanteurs mais qu'ils aient aussi des qualités d'acteurs même pour l'exécution au concert. Sur ce point je peux faire entière confiance à nos solistes qui sont d'excellents artistes: Betty Verhey, contralto des plus agréables, notamment à l'Opéra de Frascati, incarnera le personnage d'Anne; Louis Devos sera Léon; et David Hollotelle viendra de Hiverman pour interpréter le rôle de Simon. Mais la plus grande difficulté de l'œuvre, ajoute le chef d'orchestre, est dans sa facilité apparente. Pour ne pas abuser le style de Haydn et éviter ce qui pourrait rendre l'interprétation quelque peu romantique, il ne faut pas un trop grand nombre de répétitions. Cependant, ce qui paraît si aisé à la lecture demande une mise en place absolument nette: la moindre erreur se remarque. Le ligne mélodique de Haydn me paraît encore plus délicate que celle de Mozart et plus subtile à soutenir dans une juste interprétation.

Gérard Souzay au Gala de l'Atelier

Pour son Gala annuel, qui aura lieu le lundi 22 avril, à 20 h. 30, au Conservatoire de Bruxelles, l'Atelier a fait revenir l'excellent harpiste français Gérard Souzay. C'est lui qui a été choisi pour le gala de cette sympathique association où les jeunes artistes reçoivent toujours un accueil si chaleureux et où la musique de chambre trouve encore un très fervent auditeur. Gérard Souzay est maintenant l'un des harpistes les plus célèbres et les plus recherchés de son époque. Ses récentes tournées aux Etats-Unis et en Amérique du Sud ont été remarquées et le calendrier de ses engagements est à présent si chargé qu'après le Gala de l'Atelier, il ne pourra plus revenir en Belgique avant 1960. Gérard Souzay ne fait pourtant pas de concession à la facilité et le choix de ses programmes témoigne toujours de sa haute conception de l'art. Cette fois, il chantera deux grands airs de Haendel, l'un tiré de Tolomeo, l'autre d'Alceste et Grétry, puis quelques lieder de Schubert, enfin des mélodies françaises: d'Albert Roussel, de Maurice Ravel et de Henri Dutilleul dont on commémore cette année la vingt-cinquième anniversaire de la mort.

Gérard Souzay sera accompagné par le pianiste autrichien Dalton Baldwin. S. Enc. l'Ambassadeur de France honoraire de sa province de résidence et certainement l'attention des plus nombreux amateurs de musique. M. V.

PALAIS DES BEAUX-ARTS

Grande Salle Henry Le Bond
Ce vendredi 18 avril, à 20 h. 30

PREMIER CONCERT DU FESTIVAL MONDIAL 1958

L'ORCHESTRE MUNICIPAL de BOCHUM

placé sous la direction de
FRANZ-PAUL DECKER
Directeur général de la musique de la ville de Bochum

avec la concours du pianiste
EDUARDO DEL PUEYO
Professeur au Conservatoire Royal de Bruxelles

AU PROGRAMME :

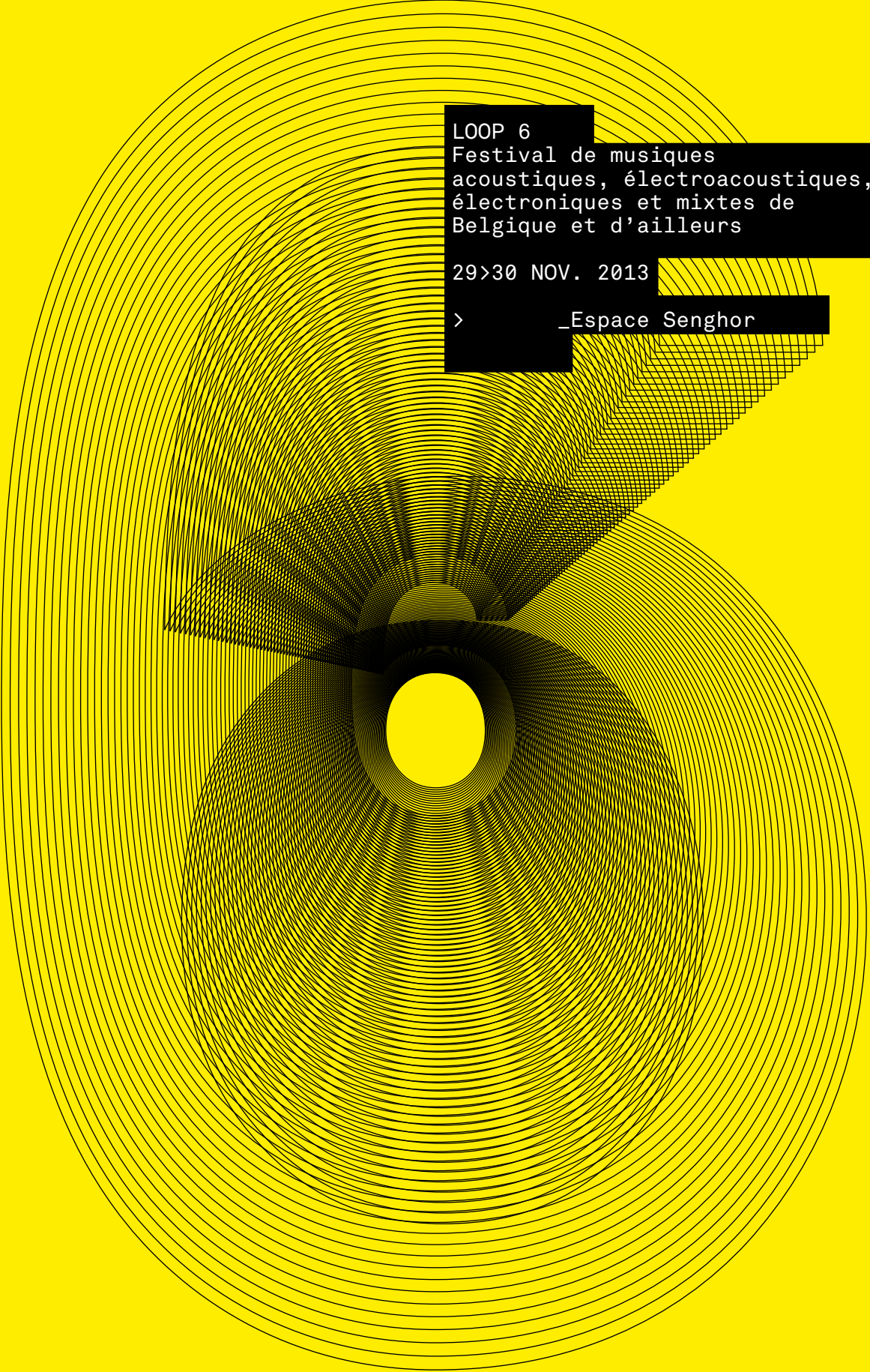
Symphonie n° 4 en mi mineur, op. 38 J. BRAHMS.
Concerto n° 3 en ut majeur L. V. BEETHOVEN.
Métamorphoses sur des thèmes de Weber F. HENDELMITH.

Voir l'article paru dans notre numéro du 11 avril.

Places de 30 à 125 frs.

Location au Palais des Beaux-Arts, 11, rue Ravenstein - Tél. 12.56.43





LOOP 6
Festival de musiques
acoustiques, électroacoustiques,
électroniques et mixtes de
Belgique et d'ailleurs

29>30 NOV. 2013

> _Espace Senghor